

## L'image de la schizophrénie à travers son traitement médiatique

*Analyse lexicographique et sémantique d'un corpus de presse écrite entre 2011  
et 2015*



PROMESSES

PROFamilies et Malades : Éduquer, Soutenir, Surmonter  
Ensemble les Schizophrénies

Association loi 1901

*Cette étude a été financée par Sanofi et Ipsen dans le cadre de leurs  
activités solidaires.*

## TABLE DES MATIERES

• <b>Executive Summary</b> .....	4
• <b>Introduction</b> .....	7
• Eléments de définition .....	7
• Une pathologie controversée.....	7
• La schizophrénie vue par les médias : une image stigmatisante .....	8
• Les structures de l’imaginaire de la schizophrénie .....	10
• <b>Méthodologie et protocole de recherche</b> .....	11
• Sélection des données : un corpus de plus de 1000 articles de presse .....	11
• <i>Corpus n°1 : le contexte médical dans les principaux titres de la presse écrite</i> .....	11
• <i>Corpus n°2 : l’usage du terme tous contextes confondus - contexte médical comparé au contexte métaphorique dans Le Monde</i> .....	13
• Le traitement des données avec le logiciel Alceste.....	13
• <b>Analyse des résultats : découpage lexicographique du corpus de presse</b> .....	15
• Corpus n°1 : un découpage en 4 classes de discours .....	15
• <i>4 contextes différents pour évoquer la pathologie</i> .....	17
• <i>Analyse de l’ensemble du discours</i> .....	27
• Corpus n°2 : un découpage en 5 classes de discours .....	31
• <i>5 contextes différents pour comprendre l’insertion de la schizophrénie dans le discours médiatique</i> .....	32
• <i>L’intensification historique de la métaphore dans les années 70</i> .....	40
• Synthèse : les polarités du discours de presse (ou ce que le lecteur moyen est susceptible de retenir de la schizophrénie) .....	41
• <i>La schizophrénie est rarement le sujet principal d’un article</i> .....	41

- Une prépondérance de la presse régionale à associer la pathologie à un contexte de violence ? ..... 42
- Une pathologie synonyme de souffrance..... 43
- Une pathologie menaçante..... 43
- Un emploi hétérogène du terme ..... 44
- **hypothèses d'interprétation..... 45**
- Les enjeux du discours médiatique : en quoi alimente-t-il un discours stigmatisant ? ..... 45
- L'hypothèse du manipulateur : analyse sémiotique ..... 46
  - Qu'est-ce qu'un carré sémiotique ? ..... 46
  - Le portrait du schizophrène en manipulateur ..... 47
  - L'influence de l'approche « psychanalytique »..... 52
- **Propositions : comment promouvoir une image plus juste et réaliste de la schizophrénie ? ..... 54**
- Prendre conscience qu'il s'agit d'une responsabilité collective..... 54
- Rétablir un discours plus juste en favorisant la compréhension de la maladie ..... 54
- Sensibiliser la presse sur l'usage du terme <schizophrénie> ..... 55
- Un projet de médiation culturelle ? ..... 56
- **Lexique..... 58**
- **Annexes ..... 59**

## ■ EXECUTIVE SUMMARY

- ▶ L'étude, par une analyse de statistiques textuelles menée grâce au logiciel Alceste sur un corpus de grands titres de la presse française sur les 5 dernières années, vise à vérifier en France certaines hypothèses sur la stigmatisation de la schizophrénie dans la presse, déjà bien mise en évidence dans d'autres pays : notamment la méconnaissance de la pathologie, dont on ne parle pas à hauteur de son importance, et l'association abusive de la maladie à la dangerosité et la violence.
- ▶ La relative occultation de la maladie dans la presse apparaît assez flagrante en France : le terme est employé dans près de 6 articles sur 10 pour désigner tout autre chose que la pathologie, généralement dans un sens métaphorique de « contradiction », « ambivalence », « double discours », etc.
- ▶ L'étude sur l'usage du terme dans son sens strictement médical montre que la pathologie est citée ou évoquée mais quasiment jamais l'objet d'un discours en propre.
- ▶ On ne trouve un véritable discours décrivant ou explicitant la maladie qu'à l'état de traces, soit noyées dans un discours médico-social qui s'attache plus à traiter de l'environnement de la maladie (structures de soins, exclusion...), soit dans un discours scientifique, qui est faiblement présent (13% seulement des occurrences), et traite majoritairement des effets du cannabis sur la santé, ou encore de l'implication des gènes dans les maladies du cerveau et non de la pathologie elle-même.
- ▶ Peut-être une « exception culturelle française » ? On trouve 56% des occurrences médicales à l'occasion d'articles sur un film, un livre, une pièce de théâtre ou autre œuvre culturelle. Dans ce contexte, il n'est rien dit de la maladie, qui arrive comme un élément de décor, accessoire et incident, destiné à suggérer une atmosphère lourde ou inquiétante, mais de façon bien plus vaste et diverse que par le seul personnage de « *serial killer* ».
- ▶ L'idée d'une association de la schizophrénie à la violence très largement admise, est validée sur la France : 58% des articles de la presse régionale lient directement

la maladie à la violence criminelle (meurtre ou agression) , le pourcentage étant moindre dans un corpus privilégiant la presse nationale où seuls 15% des articles lient la pathologie au meurtre soit dans un contexte judiciaire de faits divers (11%) soit à l'occasion d'un film ou d'une œuvre de fiction.

- ▶ Ce pourcentage relativement faible au regard d'autres études internationales s'explique par un corpus de titres de presse caractérisés par leur ligne éditoriale d'approfondissement des sujets,.
- ▶ A l'occasion de faits divers, la schizophrénie est convoquée pour poser la question de la responsabilité pénale d'un meurtrier. Question à laquelle ne répond que la cacophonie d'experts qui parlent au conditionnel (le prévenu « serait » schizophrène) et se contredisent sans cesse.
- ▶ Le contexte judiciaire contribue à construire une image de monstre schizophrène dont le fort retentissement émotionnel participe à la stigmatisation de la maladie au-delà de poids statistique des articles en cause.
- ▶ L'analyse lexicographique montre la déconnexion de ces débats judiciaires à l'égard du discours scientifique, dont il ne partage étonnamment pas le lexique.
- ▶ L'étude sur l'usage métaphorique de terme confirme une multiplication des emplois, déclinant à l'infini l'image du double et désignant l'ambivalence, la contradiction, l'incohérence, le double langage... avec deux champs d'application privilégiés : le monde culturel et artistique et la vie politique.
- ▶ Cet usage, en particulier dans le domaine politique est présenté dans les études internationales comme stigmatisant car visant à dénigrer un homme ou bien un Etat, ou une institution politique incapable de faire un choix clair et présentant de ce fait un risque pour l'avenir de la communauté.
- ▶ Cette idée, vérifiée également en France nous semble toutefois insuffisante pour décrire la stigmatisation de la schizophrénie à hauteur de ce qu'elle est (il y a en soi pire pour une personne atteinte de schizophrénie que de voir traiter le président de la République, François Hollande de « schizophrène » comme c'est le cas à longueur de colonnes dans la presse française) ;
- ▶ En outre, on observe que l'emploi métaphorique du terme schizophrène appliqué à un artiste ou une personnalité peut parfois introduire une idée de « hors normes » ou d'originalité plutôt valorisante.
- ▶ Notre analyse, en approfondissant cet usage métaphorique, met en évidence que la permanence de cette association « schizophrénie-double » colporte le soupçon de la non-authenticité de la maladie, et instille le doute profond que la maladie ne serait qu'un masque, cachant une possibilité de maîtrise ou de contrôle.
- ▶ L'image du manipulateur nous semble ainsi structurante de la représentation de la schizophrénie. Le sous-jacent qui unit l'image du tueur, pervers maître de ses actes qui ruse et s'adapte pour masquer le plaisir de faire le mal, le fantasme de l'artiste qui a la capacité de trouver le grain de folie de la créativité tout en conservant une

forme de contrôle et d'habileté, et l'homme politique capable de manipuler la contradiction pour arriver à ses fins et qui pourrait parfaitement « sortir de la schizophrénie » s'il en avait la volonté. Image qui interdit empathie ou compréhension à l'égard des malades.

- ▶ Le discours médiatique tend ainsi à véhiculer, dans une large mesure, un sens fantasmé à l'antithèse de la réalité de la schizophrénie, maladie sévère, subie et dont la personne atteinte n'a aucune maîtrise.
- ▶ A titre d'hypothèse, nous suggérons que cette confusion résulte de la persistance de certains courants de pensées psychanalytiques anciens. Si on ne relève aucun discours psychanalytique sur la pathologie, de nombreux indices semblent attester une imprégnation de la psychanalyse comme clé de lecture de la pathologie dans le discours journalistique et plus précisément culturel.
- ▶ Il paraît essentiel d'encourager une implication plus forte du corps scientifique et médical pour expliquer la pathologie, les soins et les possibilités de prises en charges ainsi que les témoignages plus fréquents des personnes touchées par la maladie et de leurs proches. Il s'agit également de sensibiliser les journalistes, particulièrement des rubriques culturelles, à leur contribution à la construction d'un imaginaire social stigmatisant. Autant de pistes, avec un possible changement de dénomination, envisageables pour bâtir une représentation plus juste de la maladie et permettre une meilleure compréhension de la pathologie et de ses enjeux.

## ■ INTRODUCTION

### ■ Éléments de définition

La schizophrénie est une maladie dont la fréquence est de l'ordre de 1% de la population. Cette pathologie recouvre une grande complexité. L'approche de la pathologie, de la psychanalyse à la psychiatrie en passant par les neurosciences, est elle-même très complexe à appréhender depuis l'invention du terme schizophrénie (étymologiquement schizein = fendre et phrên = esprit, littéralement «esprit fendu») par le médecin Zurichois Eugen Bleuler. Pour simplifier, il y a deux grandes familles de théories : la première, d'inspiration psychanalytique, soutient la thèse d'une causalité psychique de la maladie (tournée vers le sujet et son entourage). La seconde opte pour une causalité organique (tournée vers le comportemental et les dérèglements biologiques).

La définition retenue de la schizophrénie dans le dictionnaire Trésor de la Langue Française (TLF), puise dans un état du savoir assez ancien en la décrivant comme une: « psychose chronique caractérisée par une dissociation de la personnalité, se manifestant principalement par la perte de contact avec le réel, le ralentissement des activités, l'inertie, le repli sur soi, la stéréotypie de la pensée, le refuge dans un monde intérieur imaginaire, plus ou moins délirant, à thèmes érotiques, mégalomanes, mystiques, pseudo-scientifiques (avec impression de dépersonnalisation, de transformation corporelle et morale sous l'influence de forces étrangères, en rapport avec des hallucinations auditives, kinesthésiques). » Cette définition fait davantage écho à l'approche psychiatrique d'inspiration psychanalytique du début du 20ème siècle, incarnée par Eugène Minkowski. Ce dernier interprétait la schizophrénie comme la perte de contact vital avec la réalité d'où résulte un déficit d'ordre pragmatique qui se manifeste par des troubles de l'idéation (faculté à former des idées), de l'affectivité et des manifestations volitionnelles (capacité à articuler ses actions avec sa volonté).

### ■ Une pathologie controversée

Alors même que le fondateur historique de la psychanalyse S. Freud avait déclaré que la psychanalyse demeurerait impuissante à traiter les psychoses, la France reste un des rares pays à persister dans cette voie thérapeutique (en tout cas s'agissant de la schizophrénie). Au centre des controverses, une notion chère à la psychanalyse et qui transparait dans la définition du TLF : le « refuge dans un monde intérieur » qui induit une réaction à un conflit externe au sujet. C'est tout l'apport du mouvement dit de l'antipsychiatrie, qui s'opposait à la psychiatrie

organiciste (représentante jadis des pratiques de lobotomies et d'enfermement). Le courant de l'antipsychiatrie considère que la maladie n'est pas concevable en dehors de l'environnement qui entoure le sujet atteint de schizophrénie. On implique, voire incrimine, plus ou moins directement, la famille comme élément pathogène, parfois la mère comme chez Marguerite Sechehaye qui introduit l'idée de « pulsions agressives à l'égard de la mère frustrante ». En ce sens, on doit également à l'Ecole de Palo Alto la théorie du *double bind* ou double contrainte. Dans cette conception, l'origine de la schizophrénie s'explique par la répétition d'injonctions contradictoires à l'égard du sujet en provenance de figures d'autorités. Le sujet finit par refuser d'écouter tout le monde en se réfugiant dans un « monde intérieur ». L'anthropologue Margaret Mead avait remarqué, dans les années 30, que ce processus était à l'œuvre dans certains rites d'initiation à Bali qui visaient à former les sentinelles du village via un modelage de leur personnalité. On présente alors la schizophrénie comme une construction sociale et non plus un fait purement biologique. Toutes ces approches ont en commun d'introduire des paramètres sociaux et subjectifs dans l'explication de la pathologie et prétendent à une conception humaniste de la prise en charge de la maladie mentale.

Les évolutions récentes de la psychiatrie à l'échelle internationale vont plutôt dans le sens d'une classification comportementale des pathologies où la subjectivité du patient est écartée. Ces approches scientifiques actuelles de la maladie définissent la schizophrénie comme un trouble mental lié à un dysfonctionnement neuronal, ayant des conséquences psychiatriques et neurologiques. Il est favorisé par l'absence de facteurs génétiques protecteurs qui existent habituellement chez la majorité des gens. Les recherches récentes font état d'une hypothèse virale de transmission de la maladie. On parle aujourd'hui plutôt de schizophrénies (au pluriel), car il est établi que ce trouble ne recouvre pas une seule et même maladie.

Les controverses scientifiques sont en général structurantes de la pensée et des progrès scientifiques, il ne s'agit pas dans la présente étude de démêler le vrai du faux ou de prendre position pour une orientation plus qu'une autre. Il ne nous appartiendra pas non plus de définir ce qu'est la schizophrénie en soi. Nous soulignons seulement, à ce stade de l'introduction, la difficulté d'appréhension de la maladie que cela peut représenter pour le grand public. Cela n'est pas sans incidence dans l'étude que nous présentons ici.

## ■ La schizophrénie vue par les médias : une image stigmatisante

Nous avons tenté de saisir, au-delà du discours scientifique, comment se structurent les opinions et les représentations de la schizophrénie dans le corps social. Il nous a semblé que le discours médiatique, en particulier celui de la presse écrite, était une entrée pertinente pour capter l'état des représentations sociales de la pathologie lorsque celle-ci est mentionnée dans un article de presse. Notre projet de recherche consiste ainsi à objectiver le discours de presse lorsque celui-ci emploie le terme <schizophrénie> ou <schizophrène>.

Nos recherches préliminaires exploratoires dans la presse écrite française laissaient apparaître des articles utilisant, dans des contextes très différents, le terme <schizophrénie> ou <schizophrène>, employés très souvent dans un sens éloigné de l'état de la connaissance médicale et dans une visée étrangère à la transmission d'une information sur ce qu'est cette maladie.

Il existe dans la littérature internationale de nombreuses recherches qui ont tenté de décrire l'image de la schizophrénie qui se forge dans le discours médiatique. Les résultats vont dans le sens d'un usage hétérogène du terme qui aboutit à cristalliser une forme de stigmatisation sociale de la maladie. La connotation des articles de presse évoquant la schizophrénie est plutôt négative et ce dans l'ensemble des pays dans lesquels les études ont été conduites. Cette connotation négative est souvent véhiculée par une utilisation métaphorique de la maladie, qui participe au maintien des croyances populaires trompeuses sur celle-ci, en particulier pour ce qui est du caractère supposément dangereux des personnes souffrant de



schizophrénie. C'est ce que montre une étude menée en Italie<sup>1</sup> : sur 1087 articles étudiés, environ 75% utilisaient les termes <schizophrénie> ou <schizophrène> dans un sens métaphorique, c'est-à-dire pour désigner par analogie un comportement contradictoire mais en aucun cas une pathologie. Lorsque le terme est bien utilisé pour désigner des individus souffrant de schizophrénies, c'est le plus souvent pour souligner leur caractère dangereux relatif à des faits d'homicides ou de violence. Il en est de même pour les journaux grecs<sup>2</sup>, allemands<sup>3</sup> ou encore brésiliens<sup>4</sup>, qui s'attardent dans la majorité des cas à rappeler l'agressivité caractérisant les patients schizophrènes, en entretenant d'ailleurs une confusion entre l'agitation de certains patients qualifiés « d'agressifs » et la véritable violence criminelle qui est en réalité rarissime. Seule une étude menée aux Etats-Unis<sup>5</sup> montre une amélioration de la façon dont les principaux journaux traitent la schizophrénie dans ce pays, avec une baisse, entre 2000 et 2010, du nombre d'articles portant sur des crimes qui sont le fait de personnes atteintes de ce trouble. En revanche, l'usage métaphorique des termes reste stable pendant cette période.

Les conclusions de ces études convergent toutes pour faire état d'une stigmatisation de la pathologie dans le corps social. Une étude, comparative cette fois, menée en Belgique<sup>6</sup> et portant sur les sites internet de sept journaux flamands, montre que les différentes pathologies mentales ne sont pas toutes logées à la même enseigne. Les conclusions de cette étude démontrent que la schizophrénie est traitée de façon plus défavorable que l'autisme, alors même que ces deux maladies présentes de nombreux traits communs. De même, au Royaume-Uni<sup>7</sup>, alors que certains chercheurs dénotent une amélioration de la façon dont on parle des troubles mentaux dans l'espace public, notamment pour la dépression, la schizophrénie fait étonnamment exception. Enfin, une autre étude américaine<sup>8</sup>, comparant le traitement médiatique du cancer à celui de la schizophrénie, confirme ces résultats : alors que seulement 1% des articles mentionnant le cancer utilise cette maladie dans un sens métaphorique, la part de la schizophrénie atteint 28%. Selon les auteurs, cela participe à véhiculer des croyances populaires stigmatisantes et trompeuses sur cette maladie.

**Le corpus médiatique, en tant que reflet et influenceur de l'opinion publique, tient un rôle structurant dans l'acceptation et l'intégration sociale de la pathologie. La bonne intégration dans l'opinion publique est d'autant plus cruciale qu'en dépend, plus ou moins directement, la capacité à prioriser les actions des politiques publiques de santé en faveur de la maladie. Par extension, la recherche scientifique, les projets de développement de structures d'accompagnement ou de structures d'accueil demeureront affaiblis tant que le débat public ne reposera pas sur une connaissance commune et juste des enjeux soulevés par la pathologie dans l'opinion publique.**

<sup>1</sup> Magliano L, Read J, Marassi R. "Metaphoric and non-metaphoric use of the term "schizophrenia" in Italian newspapers", in *Soc Psychiatry Psychiatr Epidemiol*, 2011.

<sup>2</sup> Athanasopoulou C, Välimäki M. "Schizophrenia as a metaphor in greek newspaper websites.", in *Stud Health Technol Inform*, 2014.

<sup>3</sup> Hoffmann-Richter U, Forrer F, Finzen A. "Schizophrenia in the German national paper Frankfurter Allgemeine Zeitung -- a didactic play." in *Psychiatr Prax*, 2003

<sup>4</sup> Dubugras MT, Evans-Lacko S, Mari Jde J. "A two-year cross-sectional study on the information about schizophrenia divulged by a prestigious daily newspaper.", in *J Nerv Ment Dis*, 2011.

<sup>5</sup> Vahabzadeh A, Wittenauer J, Carr E. "Stigma, schizophrenia and the media: exploring changes in the reporting of schizophrenia in major U.S. newspapers.", in *J Psychiatr Pract.*, 2011.

<sup>6</sup> Thys E, Struyven Cl, Danckaerts M, De Hert M. "The stigmatising of schizophrenia and autism in the Flemish daily papers", in *Tijdschr Psychiatr.*, 2014.

<sup>7</sup> Goulden R, Corker E, Evans-Lacko S, Rose D, Thornicroft G, Henderson C., "Newspaper coverage of mental illness in the UK - 1992-2008, in *BMC Public Health*, 2011.

<sup>8</sup> Unis (Duckworth K, Halpern JH, Schutt RK, Gillespie C., "Use of schizophrenia as a metaphor in US newspapers", in *Psychiatr Serv*, 2003.

## ■ Les structures de l'imaginaire de la schizophrénie

A ces fins, nous avons mené une étude pour le compte de l'association Promesses, en France, sur le traitement médiatique de la schizophrénie. L'objectif est d'observer comment les termes <schizophrénie> et <schizophrène> sont mobilisés dans la presse écrite, à quels types de représentations ils sont associés pour faire du sens.

Les hypothèses de travail à valider ou invalider sont les suivantes :

- on parle peu de cette pathologie, en tout cas, pas à hauteur du nombre de personnes atteintes ou concernées comparativement à d'autres pathologies.
- la maladie est trop souvent évoquée à l'occasion de faits divers effrayants, qui associent abusivement la maladie à la violence.
- les termes <schizophrénie> ou <schizophrène> sont couramment utilisés dans des contextes variés sans rapport avec la maladie, avec le sens faux de "double personnalité", qui est aussi stigmatisant car souvent utilisé dans un but de dénigrement.

Au-delà de ces hypothèses de départ, cette enquête tient dans l'essai d'une compréhension sociologique de l'image de la schizophrénie et du schizophrène véhiculée par la presse pour rendre compte de situations aussi hétérogènes que la recherche médicale, le procès de criminels prétendument schizophrènes ou encore de politiques qualifiées de schizophrène. Cette hétérogénéité de contextes dans lesquels il est fait mention de la schizophrénie, déjà repérée par d'autres chercheurs à l'international, témoigne d'un imaginaire protéiforme de la pathologie susceptible d'entretenir une confusion, sinon un biais, constitutif d'un regard collectif stigmatisant, peut-être angoissé, à l'égard de la maladie.

Cette enquête s'appuie sur l'analyse lexicale d'un corpus d'articles des principaux titres de la presse quotidienne nationale, régionale ainsi que la presse magazine hebdomadaire mentionnant au moins une fois le terme <schizophrénie> ou <schizophrène> dans le corps du texte.

La première partie explicitera la méthodologie et les détails du protocole de recherche que nous avons mis en place pour mener cette étude.

La deuxième partie sera consacrée à l'analyse détaillée de notre corpus de presse à l'aide d'un logiciel de statistiques textuelles Alceste®. Il s'agira de présenter objectivement les types de discours et les contextes dans lesquels les termes sont mentionnés.

La troisième partie proposera des hypothèses d'interprétation visant à expliciter les modalités de la construction du discours et d'un portrait social de la schizophrénie dans la presse écrite. Nous tenterons ainsi d'identifier les influences qui contribuent à forger l'image de la schizophrénie en France.

La quatrième partie sera l'occasion de proposer des pistes opérationnelles pour communiquer sur un discours positif et réaliste de la schizophrénie et de ses enjeux.

## METHODOLOGIE ET PROTOCOLE DE RECHERCHE

### Sélection des données : un corpus de plus de 1000 articles de presse

Nous avons sélectionné un corpus d'articles issus de différentes catégories de presse : les principaux titres de la presse quotidienne nationale (*Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro* et *La Croix*), de la presse magazine hebdomadaire (*Le Point*, *L'Express*, *Paris Match*), et de la presse régionale (*Le Parisien*). La sélection s'est portée sur ces titres puisqu'ils sont tout public et qu'ils s'adressent à un grand nombre de lecteurs. Nous n'avons retenu qu'un seul titre régional assez emblématique de cette presse dans le souci de ne pas surreprésenter la place accordée aux faits divers. En cela, cette sélection entend être une approximation raisonnable de l'opinion publique en France. La sélection et les extractions des articles ont été réalisées grâce à la base de données Europresse, un agrégateur de presse regroupant près de 10000 références. Il est à noter l'absence dans ce corpus de l'hebdomadaire *L'Obs* car les archives ne sont pas présentes dans la base de données Europresse. Nous avons cependant réalisé une sélection d'articles via une autre base de données dans *L'Obs* que nous avons analysé à part, dans le souci de conserver un corpus homogène. Nous mobiliserons ce troisième corpus de 36 articles uniquement à titre indicatif dans le présent rapport, il ne fera pas l'objet d'une analyse détaillée<sup>9</sup>. Préciser ici ou quelque part ensuite que l'intégration de ces articles de *L'Obs* dans le corpus n'affecte absolument pas les résultats de l'analyse du contenu par Alceste et ne fait que modifier de façon infime le poids de chacune des classes de discours.

La période historique retenue s'étend du 1er janvier 2011 au 31 mars 2015.

Nos recherches préliminaires des termes <schizophrène> et <schizophrénie> nous ont rapidement permis d'établir un premier constat : comme nous l'avions anticipé, ces mots ne sont pas toujours utilisés dans un contexte médical, mais souvent employés de façon métaphorique pour qualifier un comportement ou une situation contradictoire. Nous avons donc choisi de réaliser deux analyses distinctes afin de prendre en compte ce phénomène, tant il semble structurant dans le langage médiatique.

### ■ **Corpus n°1 : le contexte médical dans les principaux titres de la presse écrite**

Une première sélection étroite se concentre sur le repérage d'articles qui mentionnent la <schizophrénie> ou le <schizophrène> pour désigner de près ou de loin la pathologie dans son acception médicale, en tant que maladie, que nous appellerons le contexte médical. Nous cherchons ici à séparer les cas où il est fait mention d'un individu souffrant de schizophrénie des cas où il est fait mention d'un individu qualifié abusivement de « schizophrène » au sens métaphorique de contradictoire ou ambivalent, ce que nous appellerons le contexte métaphorique. Cette première sélection se fait sur la base des huit titres mentionnés plus haut.

---

<sup>9</sup> L'intégration de ces 36 articles de *L'Obs* dans le premier corpus ne modifie qu'à la marge les résultats de l'analyse. L'absence de titre dans le corpus principal n'a donc pas d'incidences sur les résultats que nous allons présenter.

Afin d'identifier les articles portant spécifiquement sur la schizophrénie comme pathologie, nous avons focalisé la sélection sur les articles faisant état de la présence des termes <schizophrénie> ou <schizophrène> associés à d'autres mots-clés caractérisant un environnement médical, permettant ainsi de resserrer l'emploi de ces termes dans un contexte médical du récit journalistique. Pour cela, nous avons utilisé l'équation de recherche suivante « TEXT= schizo\* & (hopit\* | asile | psych\* | Dr | Pr). » L'utilisation de l'opérateur de troncature (représenté par une étoile) permet d'effectuer une lemmatisation des mots-clés recherchés. En procédant de cette façon, la forme réduite va permettre d'inclure dans la recherche l'ensemble des mots commençant par la forme tronquée et notamment le substantif pluriel du mot. Par exemple la recherche psych\* va faire ressortir les articles présentant les mots suivants : psychique, psychologue, psychiatre ou psychiatres, etc. Ainsi, les articles que nous avons maintenus contiennent au moins un terme commençant par la racine schizo, et au moins l'un des termes ou l'une des racines suivantes : *hopit*, *asile*, *psych*, *Dr* et *Pr* (respectivement les abréviations pour Docteur et Professeur).

Cette équation, choisie sur le conseil d'Europresse, permet d'exclure des résultats de la recherche le plus grand nombre d'articles évoquant la schizophrénie dans un sens non médical. Cependant, un second tri manuel a été nécessaire, dans la mesure où certains des articles issus de cette recherche plus étroite relevaient encore d'un contexte métaphorique du terme. Précisons également que ce second tri a permis de supprimer quelques articles doublons strictement identiques présents dans la base de données, qui pouvaient biaiser l'analyse dans la mesure où ils auraient surreprésenté une même idée. A noter que l'équation a éliminé quelques articles employant le terme schizophrène dans son sens médical que l'équation ne pouvait pas repérer<sup>10</sup>.

**FIGURE N°1 : TABLEAU DE VOLUMETRIE D'ARTICLES PAR TITRE DE PRESSE :**

Titre de presse	Formule : TEXT= schizo* & (hopit*   asile   psych*   Dr   Pr) (01/01/11 à 31/03/15) Sélection étroite = Contexte médical	Formule : TEXT= schizo*(01/01/11 à 31/03/15) Sélection large = Contexte médical + contexte métaphorique
Presse quotidienne nationale		
<i>Le Monde</i>	225	579
<i>Le Figaro</i>	139	363
<i>Libération</i>	158	370
<i>La Croix</i>	71	151
Magazine hebdomadaire		
<i>Le Point</i>	44	115
<i>L'Express</i>	52	127
Autre		
<i>Paris Match</i>	3	13
Presse quotidienne régionale		
<i>Le Parisien</i>	198	320
<b>Total</b>	<b>890</b>	<b>2 038</b>

<sup>10</sup> Voir un exemple d'article non repéré en annexes 4.

La première colonne correspond à l'équation retenue ; la seconde correspond à l'ensemble des articles présentant au moins une fois la racine schizo, sans autre terme associé, incluant *de facto* les usages métaphoriques. L'écart observé entre le nombre total d'articles issus de chaque équation est de 1148 articles.

Le ratio entre le contexte médical et le contexte métaphorique est estimé<sup>11</sup> à 44% pour le médical contre 56% pour le métaphorique, soit plus d'un article sur deux qui a recours à la métaphore de la schizophrénie.

### ■ **Corpus n°2 : l'usage du terme tous contextes confondus - contexte médical comparé au contexte métaphorique dans *Le Monde***

Dans une seconde sélection, nous avons repéré des articles sur la base de la seule présence des termes <schizophrénie> ou <schizophrène>, laissant le soin de faire apparaître tous les contextes, médical ou métaphorique. Nous n'avons retenu ici que le titre de presse quotidienne *Le Monde*, dans la mesure où la volumétrie d'articles présentées dans la figure n°1 semble indiquer un plus fort enclin à employer cette maladie dans un sens métaphorique tout en conservant la volumétrie d'articles la plus élevée parmi les titres comparés.

Suite à cette étape d'extraction des articles, il a été nécessaire de convertir les articles de presse en texte brut et de les coder de façon à ce que le logiciel de statistiques textuelles Alceste puisse d'une part en analyser le contenu, et d'autre part distinguer les articles au moment de l'analyse. Le codage permet d'identifier plusieurs éléments pour chaque article : le titre du journal, la famille à laquelle il appartient (presse nationale, régionale, etc.), la périodicité, son année de parution, ainsi que la rubrique lorsque celle-ci est mentionnée.

Une fois les doublons écartés de la sélection (le tableau de la figure n°1 comptabilise les articles en doublons), le corpus n°1 réunit 712 articles unitaires pour une présence de la racine schizo\* représentant 1081 occurrences.

Le corpus n°2, réunit 316 articles du *Monde*, pour une présence de la racine schizo\* représentant 441 occurrences.

## ■ **Le traitement des données avec le logiciel Alceste**

Alceste est un logiciel de statistiques textuelles permettant d'interpréter et d'analyser les éléments d'un corpus de textes, afin d'en retirer les termes récurrents et d'en faire ressortir les idées fortes.

Pour que les résultats fournis puissent être interprétés, l'ensemble des textes sélectionnés doivent présenter une certaine cohérence. Dans le cas de notre étude, tous les textes ont en commun de traiter de la question de la schizophrénie, même s'il ne s'agit pas toujours du sujet principal. Ainsi, les articles présentent une cohérence thématique indispensable pour que le logiciel Alceste puisse faire ressortir les idées fortes tournant autour de ce sujet. Par ailleurs, le corpus d'un peu plus de 1000 articles sur lequel nous avons basé notre étude est suffisamment volumineux pour que les résultats soient statistiquement valables.

Dans un premier temps, Alceste constitue un dictionnaire des mots présents dans le corpus de textes, et donne leur fréquence.

<sup>11</sup> Ce calcul n'exclut pas à ce stade les articles strictement identiques présents en doublon dans la base de données.

Puis le corpus est découpé de deux façons : les u.c.i. (unités de contexte initiales) et les u.c.e. (unités de contexte élémentaires). Les u.c.i. sont déterminées par le codage préalablement effectué, et correspondent au morcellement naturel du corpus : dans notre cas, une u.c.i. est assimilée à un article.

Un deuxième découpage est réalisé automatiquement par le logiciel, il s'agit des u.c.e. Elles correspondent à des segments homogènes de texte (environ 200 caractères chacune) et se terminent si possible par une ponctuation. C'est au travers de ces u.c.e. qu'Alceste va pouvoir déterminer des classes de discours, confronter les différentes parties du corpus et déduire des oppositions, via la mise en évidence de mots-clés donnant des indications quant aux idées fortes qui ressortent des textes.

Ces u.c.e. sont ensuite regroupées dans différentes classes, via une technique appelée CHD (classification hiérarchique descendante). Chaque classe se distingue par un groupe lexical qui lui est propre, de sorte que l'ensemble des classes mises en évidence par le logiciel doivent au final permettre de rendre compte des différentes idées fortes et oppositions au sein du corpus analysé. Un coefficient d'association, dit « Khi2 » est associé aux mots ou formes lemmatisés qui composent les classes, permettant de déterminer la force d'appartenance des unités de contexte aux différentes classes. Afin d'assurer la stabilité des résultats fournis, Alceste effectue deux analyses distinctes, la seule différence consistant à modifier quelque peu la longueur des u.c.e. entre ces deux analyses, limitant ainsi les aléas du découpage en segments de texte.

Alceste effectue aussi une représentation graphique des classes définies par la CHD (classification hiérarchique descendante). L'analyse factorielle des correspondances (AFC) permet en effet de placer sur un même plan les différentes catégories de discours précédemment mises en évidence par le logiciel. Il est ainsi possible d'observer dans quelle mesure les classes sont reliées entre elles, ce qui constitue un élément important de l'analyse du sujet<sup>12</sup>.

**FIGURE 2 : SYNTHÈSE DE LA METHODOLOGIE DE SELECTION DES ARTICLES DU CORPUS**

Thème de l'étude	Comment les principaux médias de la presse imprimée en France parlent-ils de la schizophrénie ?
Titres de presse retenus	<i>Le Monde / Le Figaro / Libération / La Croix / Le Point / L'Express / Paris Match / Le Parisien</i>
Période étudiée	01/01/2011 au 31/03/2015
Analyses effectuées	- Recherche spécifique des termes « schizophrénie » et « schizophrène » dans leur sens médical ; Corpus utilisé : ensemble des titres
	- Recherche élargie des termes « schizophrénie » et « schizophrène » incluant leur sens métaphorique. Corpus utilisé : <i>Le Monde</i>
Nombre d'articles retenus	Corpus n°1 : 712 / Corpus n°2 : 316
Outils utilisés	- Europresse (base de données médias)

<sup>12</sup> Plus de détails sur le fonctionnement d'Alceste et la statistique textuelle à l'annexe 1.



- Alceste (logiciel d'analyse de données textuelles)

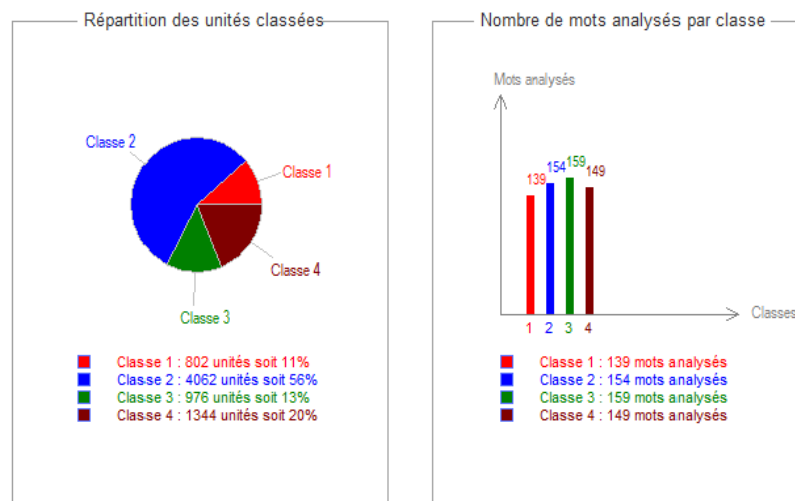
## ANALYSE DES RESULTATS : DECOUPAGE LEXICOGRAPHIQUE DU CORPUS DE PRESSE

### Corpus n°1 : un découpage en 4 classes de discours

L'analyse d'Alceste (plus précisément l'étape de découpage en classes de cooccurrences) sur l'ensemble du corpus n°1 permet de distinguer 4 classes de discours comme l'indique le dendrogramme suivant :

FIGURE 3 : DENDROGRAMME DES CLASSES STABLES – CLASSIFICATION HIERARCHIQUE DESCENDANTE DU CORPUS DE PRESSE N°1





L'analyse d'Alceste portant sur les articles des 8 titres de presse (*Le Monde, Le Figaro, Libération, La Croix, Le Point, L'Express, Paris Match et Le Parisien*) mentionnant la schizophrénie dans son sens pathologique, fait donc ressortir 4 classes de discours avec les poids respectifs suivants :

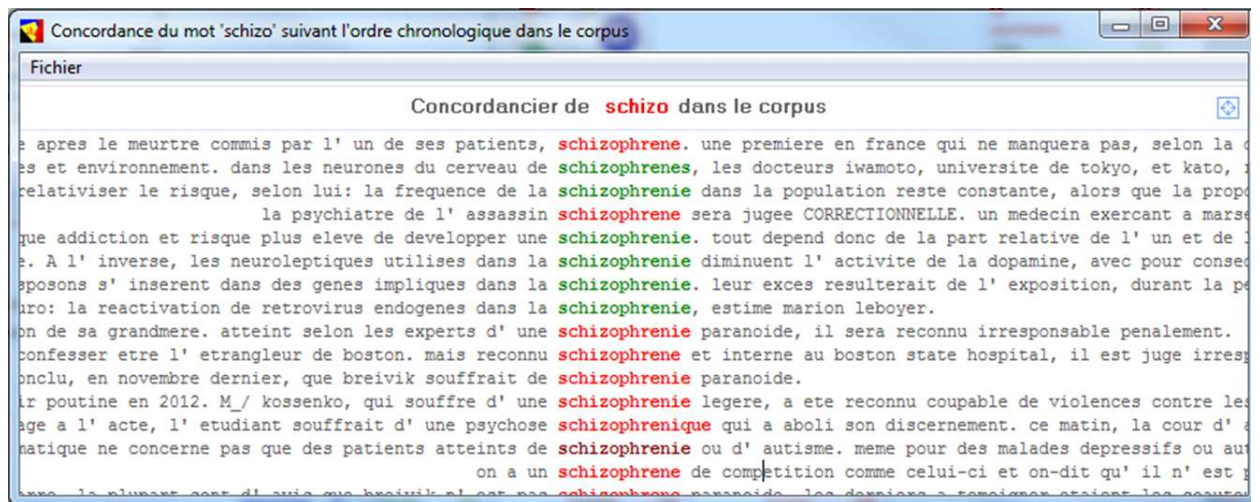
- Classe 1 : « discours judiciaire » : 11% du corpus analysé
- Classe 2 : « discours culturel » : 56%
- Classe 3 : « discours scientifique » : 13 %
- Classe 4 : « discours médico-social » : 20%

A ce stade de l'analyse, il est important de bien comprendre que les classes de discours, correspondant à des thématiques, donnent un éclairage sur le contenu global des articles en indiquant une liste de termes présents dans le corpus total de façon significative. En ce sens, les occurrences présentes dans cette classification ne sont pas nécessairement directement associées avec le terme <schizophrénie> ou <schizophrène>. Par exemple, les 329 occurrences du terme <film> dans la classe n°2 (« discours culturel » en bleu) ne signifient pas qu'il s'agit de films traitant de la schizophrénie. Cela indique que de nombreux articles mentionnent le mot <film> et que, à un moment donné, il y a une insertion du lemme schizo\* dans le texte. L'enjeu est davantage de définir le contexte du récit journalistique et non les associations directes avec le terme <schizophrénie> ou <schizophrène>. En effet, dans notre sélection d'articles portant sur la présence des termes <schizophrénie> et <schizophrène>, ces occurrences se répartissent relativement proportionnellement dans l'ensemble des classes de discours.

Ce travail de concordance est l'objet d'une analyse complémentaire qui consiste à observer des segments de textes où le lemme schizo\* est au centre, ce que le logiciel Alceste nomme le concordancier. Pour illustration, voici à quoi ressemble ce découpage en segments :



FIGURE 4 : CONCORDANCIER DE LA RACINE SCHIZO DANS LE CORPUS



Chaque ligne correspond à un segment de texte représentant les 1081 occurrences de la racine schizo\* relevées dans le corpus. La couleur correspond à la classe de discours à laquelle elle se réfère. Nous avons ainsi analysé qualitativement ces 1081 lignes de manière à repérer, avec plus de précision, le sens auquel se réfère l'emploi des termes <schizophrène> et ou <schizophrénie>.

■ 4 contextes différents pour évoquer la pathologie

■ Le discours judiciaire

La classe n°1 (11% du corpus) correspond à un découpage du texte traitant de faits divers et relatant un contexte de <procès> en assises, de <tuerie> et de <meurtre>. Les mots listés dans la figure 3 sont les plus représentatifs de la classe de discours.

La CHD (figure 3) relève la présence significative des occurrences <Breivik>, <penal>, <juge>, <irresponsable> dans cette classe de discours.

Le tableau ci-après, extrait partiel de la CHD, récapitule les 14 occurrences les plus significatives de la classe :

FIGURE 5 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°1

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
breivik	1133	147	97%
penal	998	140	91%
juge	978	183	72%
irresponsable	850	110	97%
proces	845	124	88%
moitoiret	683	87	99%
prison	650	138	66%
canarelli	621	78	100%
avocat	589	104	76%
tribunal	566	86	86%
expert	525	125	61%
assise	495	67	94%
gaillard	495	67	94%
accuse	494	86	77%

**Guide de lecture :**

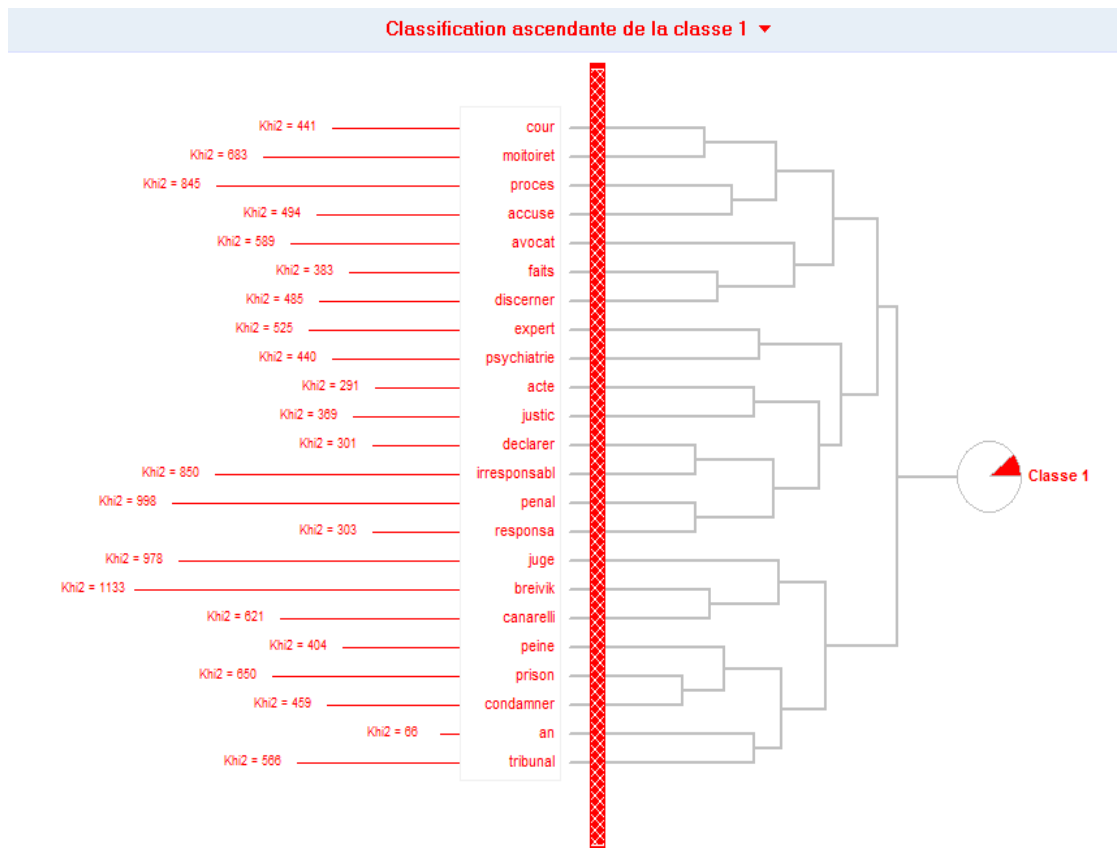
Le test du Khi 2 indique la force de l'appartenance de la forme à la classe de discours. Les unités correspondent au nombre d'occurrences de la forme dans la classe de discours. Les unités en % correspondent au ratio de la présence de la forme dans la classe de discours par rapport à la présence du terme dans l'ensemble du corpus.

Le nom de Breivik est mentionné à 147 reprises dans cette classe sur un total de 152 occurrences dans le corpus total, soit un poids de 97% des unités de textes où l'occurrence est relevée. En ce sens, la forme <Breivik> constitue le centre de cette classe de discours.

L'affaire du tueur d'Oslo, dénommé Breivik, qui a assassiné 77 personnes sur l'île d'Utoeya en juillet 2011, domine donc largement cette partie du corpus et fait de ce tueur une figure de la schizophrénie. On retrouve également une forte présence de l'affaire du tueur Moitoiret, présenté comme un « marginal » ayant été condamné pour avoir assassiné un enfant, son nom étant mentionné à 87 reprises. Le terme <irresponsable> est mentionné à 110 reprises dans cette classe et contribue très significativement à cette classe de discours, comme les mots <juge>, <pénal> et <procès>. En effet, les articles de presse relatant le procès des meurtriers supposés schizophrènes, dont Breivik et Moitoiret, sont souvent l'occasion d'introduire un débat sur la responsabilité pénale de prévenus schizophrènes ayant commis un crime. Au cœur du débat, la question de la présence du discernement au moment de l'acte criminel est âprement débattue par les experts psychiatres (on notera la présence significatives des mots <expert> et <discerner> dans la classe de discours) lors du déroulement des procès en assises. L'enjeu tient en effet en la qualification de la <peine> encourue : la prison dans le cas d'un discernement de la conscience, l'internement psychiatrique lorsque le discernement n'est pas établi.

Le graphique ci-dessous décompose la classification ascendante hiérarchique de cette classe de discours. Cela permet d'observer des groupes de mots corrélés entre eux. Le Khi2 marque l'intensité de l'appartenance du terme à la classe de discours. Ce découpage vient confirmer notre propos sur la mise en relief du contexte de cette classe de discours.

FIGURE 6 : CLASSIFICATION ASCENDANTE HIERARCHIQUE DE LA CLASSE N°1



On peut remarquer la formation de trois groupes de mots qui permettent d'identifier le contexte. Le premier groupe est composé des termes <cour>, <moitoiret>, <proces>, <accuse>, <avocat>, <faits>, <discerner>. Cela nous permet de reconstituer le contexte : les avocats défendent l'accusé Moitoiret lors de son procès à la cour pour faire valoir son manque de discernement.

Le deuxième groupe (de <expert> à <responsable> dans la classification) permet de reconstituer le contexte : des experts, psychiatres, consultés par la justice qui a déclaré irresponsable ou responsable. On remarque que ce groupe 2 est relié au groupe 1.

Le troisième groupe est composé des termes <juge> à <tribunal>. Breivik, Canarelli jugés responsables et condamnés à une peine de prison par le tribunal.

On obtient ainsi le séquençage de la classe de discours en trois temps :

- la plaidoirie de la défense
- le débat d'expert
- la décision du tribunal.

L'analyse qualitative du concordancier permet de préciser de quoi il est question dans ces articles lorsque le terme <schizophrénie> ou <schizophrène> est employé. Cette analyse nous permet de reclasser les segments du discours en deux catégories :

► Un débat d'experts... et une cacophonie pour le lecteur

La schizophrénie est au cœur d'un débat d'experts qui structure la mise en récit des procès de certains criminels.

Le débat principal porte sur la responsabilité pénale ou non de personnes schizophrènes ayant commis un crime comme nous le mentionnons plus haut, « *responsable ou pas ? Schizophrène paranoïde ou sain d'esprit ?* » questionne *Le Monde* du 21 juin 2012. D'expertise en contre-expertise, des experts souvent contredits, c'est surtout un grand flou sur la maladie qui marque la tonalité du discours. Ce n'est pas l'extrême précaution des experts, lorsqu'ils doivent qualifier

la pathologie, qui vient davantage éclaircir la certitude du diagnostic. On notera à cet égard l'emploi quasi systématique du conditionnel comme dans cet article du *Figaro* le 17 avril 2012 :

« *le tueur souffrirait de schizophrénie paranoïde, selon les uns. Hypothèse reprise par l'accusation* ».

La cacophonie bat son plein lorsqu'un avocat, dans *Le Parisien* du 25 mai 2013, introduit l'idée qu'on pourrait souffrir d'un « *épisode schizophrénique* ». Une idée à peu près similaire est évoquée par la compagne et complice de Moitoret dans *Le Parisien* du 16 novembre 2013 pour qui Moitoret « *a commis ce crime sous possession, sous schizophrénie, puis il a repris conscience, mis ses affaires dans la poubelle et les a jetées* ». Le discours, par un procédé stylistique dit de synecdoque généralisante (figure de style qui consiste à nommer le tout pour signifier la partie), laisse entrevoir une assimilation de la pathologie à un de ses symptômes : la phase de délire. Ce procédé fait en général le jeu des poètes (Rimbaud l'affectionne particulièrement) en ce qu'il permet d'introduire une part d'énigme dans le récit, des détails que le lecteur doit deviner. En effet, ce mécanisme de substitution entretient le caractère abstrait de la chose désignée. Ici, l'« *épisode schizophrénique* » laisse sous-entendre que la schizophrénie se réduirait à une crise de folie.

Enfin, malgré le flou qui entoure la schizophrénie dans ce débat d'experts, le procès du médecin psychiatre Danièle Canarelli, mise en examen pour homicide involontaire pour ne pas avoir correctement suivi un patient schizophrène (Joël Gaillard) auteur d'un meurtre, apporte un éclairage dans cette vague zone d'ombre. Outre les enjeux juridiques que soulève ce cas sur la responsabilité pour autrui, cela marque aussi le refus de croire que le comportement du patient schizophrène puisse complètement échapper à la prédiction scientifique.

- ▶ Le portrait du monstre... où comment la violence d'un meurtrier se confond avec une caractéristique de la schizophrénie

La seconde catégorie de discours qui nous apparaît dans le traitement médiatique des procès est la construction d'une image de monstre. Le terme de <monstre> n'est employé que deux fois, à propos de Breivik. Ce sont plutôt les 66 occurrences de <danger> ou <dangereux> ainsi que les 40 occurrences du mot <violent> qui nous mettent sur cette piste. Un procédé classique qu'avait déjà repéré le sociologue Pierre Le Quéau<sup>13</sup> en analysant le traitement médiatique du procès du tueur en série Patrice Alègre. L'image apparaît progressivement dans le discours de presse tout au long du procès comme le souligne l'auteur : « Le monstre est une image qui finit par s'imposer dans le compte rendu que la presse fait du procès de P. Alègre. En considérant l'ensemble du corpus (i.e. articles consacrés à l'affaire Alègre), on observe en effet un « déplacement » progressif du cadrage effectué par les différents auteurs des articles qui conduit vers ce que nous pourrions appeler une « condensation » en ce sens que, dans les derniers articles consacrés au procès, cette image est d'un emploi quasi systématique. »<sup>14</sup>

Ce même procédé de glissement vers la monstruosité semble à l'œuvre pour certains des meurtriers de notre corpus de presse.

La construction de l'image du monstre s'observe notamment, comme l'a remarqué P. Le Quéau, par la focalisation sur les détails morbides relatés par les journalistes qui agissent en réalité dans le sens d'un perfectionnement de l'image (celle du monstre) :

« *qui a tué à coups de hachette* »,  
« *un schizophrène ayant tué de 44 coups de couteau et sans raison un petit garçon...* »,  
« [...] *puis il a repris conscience, mis ses affaires dans la poubelle et les a jetées.* »

<sup>13</sup> P. Le Quéau, « Le procès du monstre » in *Médias et culture. N° spécial*, mars 2008, Paris, L'Harmattan, 35-48.

<sup>14</sup> *Ibid.*

Le sémiologue Roland Barthes soulignait que le détail, en apparence inutile dans un discours, est en fait un puissant levier pour produire un « effet de réel », en l'occurrence associer l'image du monstre à des faits objectifs pour produire un effet émotionnel impactant : l'effroi. Le diable se glisse dans les détails dit l'expression populaire. Breivik, Moitret, Gaillard n'échappent pas à ce processus de catégorisation dressant le portrait non plus seulement de meurtriers mais de tueurs schizophrènes. On observe de nouveau un procédé rhétorique de synecdoque généralisante où l'on vient à confondre le comportement violent d'un meurtrier avec l'une des caractéristiques du meurtrier, à savoir sa pathologie (présumée le plus souvent, pas toujours avérée). Ce procédé stylistique est parfaitement visible dans cet article du *Figaro* publié le 19 décembre 2012 à propos de l'affaire Canarelli /Gaillard :

*« après le meurtre commis par l'un de ses patients schizophrènes, qui a tué à coups de hachette le compagnon octogénaire de sa grand-mère. »*

**Cette classe de discours est la plus homogène parmi les classes identifiées puisqu'il est presque uniquement fait mention de procès de meurtriers.**

**Le glissement sémantique que nous relevons, en apparence anodin, introduit une confusion majeure entre la violence et la schizophrénie. La légitime recherche, par le journaliste, de la production d'une sensation chez son lecteur, en jouant du retentissement subjectif de l'image du monstre, combinée à l'absence de contours explicites de la pathologie qui ressort de la cacophonie des experts, contribuent ainsi à produire un premier stigmaté de la schizophrénie : celui de son association avec l'idée de violence criminelle. Il s'agit ici de prendre conscience de cette tendance, que nous repérons dans le récit journalistique, à construire une image abstraite de la schizophrénie qui en permet un usage malléable. En particulier lorsqu'il s'agit de passer du détail « 44 coups de couteau » à une montée en généralité « il était schizophrène ». Pratique pour conclure un article mais grandement insuffisant au regard des enjeux qui entourent la maladie.**

#### ■ Le discours culturel<sup>15</sup>

**La classe n°2 (56% du corpus)** a trait plus particulièrement aux mondes de la culture (cinéma, théâtre, littérature, art). Ce sont le plus souvent les rubriques culturelles des différents médias analysés qui sont surreprésentées.

Cette très grande proportion des occurrences dans ce champ culturel est une surprise, alors qu'on est ici dans un corpus d'articles où le terme désigne exclusivement la schizophrénie comme maladie.

Mais il n'est pas question de proprement parler de patients schizophrènes dans ces articles mais bien d'une œuvre, avec la présence significative des termes <film> (266 occurrences), <cinéma> (134 occurrences), <livre> (275 occurrences), <personnage> (125 occurrences) comme le détaille le tableau suivant :

**FIGURE 7 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°2**

<sup>15</sup> Nous reportons à l'annexe 2 les graphes des classifications ascendantes hiérarchiques dans la mesure où elles sont complémentaires de l'analyse principale sans pour autant apporter une dimension nouvelle à notre propos.



## Présences significatives ▼

Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
film	173	266	95%
livre	123	275	87%
femme	122	301	85%
pere	112	262	86%
cinema	97	134	98%
histoire	97	222	86%
aimer	95	150	94%
scene	93	148	94%
personnage	85	125	96%
fil	84	164	90%
parler	78	262	80%
fille	73	160	87%
mere	71	246	80%
noir	70	116	94%

La présence de cette classe de discours nous indique que le monde de l'art joue un rôle très important dans l'élaboration d'un imaginaire de la schizophrénie dont les médias se font l'écho. Les occurrences relevées dans la classification <femme>, <aimer>, <mère>, <noir>, <maison>, etc. sont relativement éloignées dans les segments de texte du lemme schizo. Le découpage de cette classe correspond davantage à une description du contenu des œuvres, des pitch de films ou pièces de théâtre par exemple. La schizophrénie est évoquée de manière incidente, au détour d'une phrase, sans être directement reliée au sujet.

L'analyse qualitative du concordancier permet de mieux comprendre l'introduction des termes <schizophrénie> et <schizophrène> dans cette classe de discours.

▶ Personnification du schizophrène par une personnalité

Certains articles sont l'occasion de mettre un visage sur le schizophrène. Tout d'abord au travers de certaines personnalités. Il est ainsi fait mention du fils schizophrène d'Albert Einstein à l'occasion de la sortie d'un livre biographique sur le génie de la physique. Le guitariste des Pink Floyd, le top-modèle Anne Sainte-Marie, le fils de l'alpiniste et homme politique Maurice Herzog ou encore le demi-frère du chanteur David Bowie sont également mentionnés.

▶ Personnification du schizophrène par un personnage fictif malheureux

Ensuite au travers de personnages fictifs atteints ou dont un proche est atteint de schizophrénie. Parfois dressé en personnage secondaire « *on l'a vue récemment schizophrène, dans Shutter Island, au côté de Leonardo DiCaprio* », on lira également ici et là qu'un « *cinglé nommé Harmony Korine qui s'amuse ici à filmer les mésaventures d'un jeune schizophrène tourmenté par un père tyrannique.* » Le personnage fictif schizophrène est souvent l'occasion de créer un climat lourd autour d'une image de souffrance. Quitte à accepter quelques approximations présentées comme des vérités, comme lorsque *Le Figaro* du 9 février 2015 présente, à la rubrique culturelle, la pièce de Boris Eifman « *Up and Down* » :

« *D'abord par l'arrivée de Nicole Warren, schizophrène à cause d'un père incestueux, qui précisément vient la confier au brillant Dr Dick River. Et à la fin, Dick River, qui avait quitté ses malades pour épouser Nicole et veiller sur elle, retourne à l'asile, mais parmi les aliénés.* »

Dans une diversité culturelle qui fait la richesse de notre patrimoine artistique, le personnage schizophrène est presque toujours présenté au travers d'une rhétorique de la souffrance et du

malheur comme en témoigne l'usage des termes « tourmenté », « végéter », « la proie du malin », « malheurs ». Au mieux, le héros schizophrène pourra-t-il dépasser cette souffrance en devenant « un homme d'exception » titre d'un film sorti en 2001, consacré à John Nash, mentionné par *Le Point* du 23 février 2012 :

« un schizophrène devient un génie des maths en dépit de sa maladie mentale ».

Une souffrance surmontée mais une souffrance quand même d'après le journal. Pourtant, Nash était un génie des mathématiques avant que sa maladie ne soit révélée et non pas malgré sa maladie. La volonté de projeter de la bravoure dans ce personnage témoigne de cet ancrage dans la souffrance d'où pourrait jaillir un héros.

#### ▶ Le serial killer

Même si cela ne ressort pas de l'analyse statistique, le dépouillement du concordancier nous permet de relever des articles où il est fait mention de personnages schizophrènes meurtriers et dangereux. Le champ culturel puise ainsi dans un imaginaire collectif une image de la violence de la schizophrénie, parfaite pour créer des scénarios de thrillers :

« un tueur en cavale prêt à tout, une héroïne égarée dans les méandres de sa schizophrénie. »  
 « le second, un schizophrène obsédé par ses ongles, finira dans la plomberie avant de sombrer dans la folie meurtrière. »  
 « c'est un *serial killer* schizophrène. Il éventre, égorge, évide, viole ses victimes dans son appartement luxueux de Manhattan »

Cette association de la schizophrénie à la violence meurtrière alimente les scénarios hollywoodiens depuis des années. Selon le neuropsychiatre Ludwig Fineltain « Le cas de double personnalité décrit par Morton Prince a fait l'objet de 500 propositions de scénario »<sup>16</sup>, preuve que le trouble psychiatrique fascine le monde du cinéma, pour lequel la schizophrénie joue un rôle au premier plan.

**On observe dans cette classe de discours la mise en place d'une stratégie de contenu par un effet de condensation de l'image de souffrance, en ce sens qu'il n'est presque jamais question d'évoquer autre chose que ce malheur sous-jacent à l'image que l'on se fait du schizophrène. Les diverses incarnations de la schizophrénie convergent systématiquement vers cette image de la souffrance. Il s'agit donc d'un archétype à partir duquel les œuvres culturelles puisent des formes pour mettre en scène le malheur, la dureté de la vie ou la mélancolie.**

#### ■ Le discours scientifique

**La classe n°3 (13% du corpus)** correspond au traitement scientifique de l'information. Le contenu des articles dépasse très souvent la seule pathologie de la schizophrénie, il est aussi question de dépression, de bipolarité, d'autisme, etc.

#### FIGURE 8 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°3

<sup>16</sup> Dr Ludwig Fineltain, « L'affaire des personnalités multiples » in *Bulletin de psychiatrie* n°18, 27 janvier 2009.

Présences significatives ▼

Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
cannabi	1197	211	89%
cerveau	893	192	77%
cerebral	647	124	85%
genetique	460	87	86%
consommation	453	95	80%
etude	416	141	57%
chercheur	369	104	65%
neuron	360	62	93%
effet	313	113	55%
stimuler	288	54	87%
droguer	276	80	64%
cognitiv	259	54	81%
gene	244	45	88%
risque	224	105	48%

La présence significative de certains termes répétés dans cette classe de discours (<cannabi>, <cerveau>, <genetique>) combinée à l'analyse du concordancier permet de distinguer 3 catégories de discours :

▶ Les facteurs de développement de la maladie

Les articles, fréquemment issus de la rubrique scientifique, sont souvent l'occasion de décrire les facteurs de risque ou les causes de la maladie. Cette catégorie de discours est la plus dominante :

- La consommation de cannabis (nous relevons 211 occurrences du terme <cannabis> dans le corpus, principalement concentrés dans *Le Monde* et *Le Figaro*).
- Le facteur génétique de ces différentes pathologies mentales dont fait partie la schizophrénie. On notera la présence de 89 occurrences du terme <génétique>.
- La dimension neuronale de la maladie. Ainsi peut-on apprendre dans *Le Figaro* du 28 juin 2013 que « *Les prémices de la schizophrénie décelées par l'imagerie. Une intense activité est repérable dans une zone du cerveau au début de la maladie.* » On notera ainsi la présence de 201 occurrences du mot <cerveau> et 126 occurrences du mot <cérébral>.
- Enfin, la piste infectieuse est évoquée même s'il n'est repérable que dans le concordancier, dans un seul article du *Monde* en date du 29 octobre 2014 où l'on apprend que « *la fréquence de la schizophrénie est accrue chez ceux nés peu après de fortes épidémies de grippe. Les modèles animaux corroborent l'idée que certaines infections virales créent une inflammation cérébrale, favorisant la schizophrénie.* » En ce sens, cette explication ne bénéficie pas d'une présence significative dans le corpus.

▶ Les caractéristiques médicales de la pathologie

L'analyse du concordancier nous permet de repérer cette catégorie de discours puisque les articles à vocation scientifique ne manquent pas de décrire quelques caractéristiques de la maladie susceptibles de faciliter la compréhension de la pathologie. Même si cela ne domine pas le discours, on peut repérer quelques symptômes de la maladie : « hallucinations auditives », « pensée désorganisée », « troubles du langage et de l'attention », « trouble de la communication qui entraîne une désocialisation », etc.



▶ La recherche scientifique

Enfin, une troisième catégorie est identifiable. Elle consiste à évoquer la recherche scientifique autour de deux polarités :

- Les progrès de la recherche. L'occasion est donnée de présenter les pistes de recherches actuelles pour mieux cerner la pathologie comme « *la transmission neuronale dans des cultures de neurones produites à partir de cellules de schizophrènes, ouvrent des perspectives inédites...* »

- Quelques figures de la recherche. Outre les 104 occurrences du mot <chercheur> présents dans la classe de discours ainsi que 141 occurrences du mot <étude> , il est possible de relever quelques noms de la scène internationale, en lien direct avec la schizophrénie, comme les docteurs Iwamoto et Kato au Japon ou des noms de centres de recherche comme le schizophrenia working group of psychiatric genomics consortium.

**Cette classe de discours se présente donc comme le « discours scientifique » du corpus, en ce sens que l'on observe une tentative d'objectivation de ce qu'est la schizophrénie, même s'il n'est que rarement question de définir les caractéristiques de la pathologie. Par ailleurs, Alceste nous permet de repérer une absence significative du mot <soin> (mentionné seulement 1 fois dans cette classe alors que le terme est mentionné 247 fois dans le reste du corpus, essentiellement dans la classe n°4) et <malade> (mentionné 27 fois dans cette classe contre 436 fois dans le reste du corpus). Les facteurs de développement de la maladie dominant largement le discours scientifique. Ces absences indiquent que nous sommes en présence d'un discours désincarné où le patient n'est que rarement évoqué au profit de la pathologie en elle-même. En ce sens, la forte présence des formes <cannabi> et <genetique> tend plutôt à forger l'idée soit d'une déviance (la consommation de drogue) influençant la pathologie, soit d'une anomalie « naturelle ». Cette forte condensation autour de la consommation de drogue (la forme <cannabi> représente le centre de cette classe de discours) finit par créer un déséquilibre dans le discours. Même si cette observation est effectivement avérée par le milieu médical, cela pourrait contribuer insidieusement à construire l'image d'un individu déviant et donc responsable de sa maladie. Cela pourrait participer d'une certaine manière à la stigmatisation de la maladie en introduisant une dimension morale au cœur du discours médiatico-scientifique.**

■ Le discours médico-social

**La classe n°4 (20% du corpus)** traite plus largement de la santé mentale dans la société aujourd'hui.

FIGURE 9 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°4

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
patient	530	325	53%
soin	460	175	71%
sante	438	188	66%
medica	394	243	54%
troubler	356	242	51%
charge	353	157	65%
mental	335	230	51%
malade	271	211	48%
prise	264	140	59%
maladie	252	218	46%
personne+	236	177	49%
soigner	192	117	55%
hospitali	187	133	51%
traitement	176	138	49%

Le mot <patient> est cité à 325 reprises dans cette classe, le mot <soin> 175 fois. La classification descendante (figure 3) permet de repérer toutefois deux éléments structurants du contexte : les acteurs institutionnels comme les <associations>, <services> de <soin>, les <médecins>, <psychiatres> ainsi que leurs actions : <soigner>, <traitement>, <diagnostiquer>. A noter la présence d'un contexte politico-économico-social dont témoignent les occurrences <prise en charge> et <social>.

L'autre élément de contexte concerne plus spécifiquement les acteurs concernés comme l'indique la présence des occurrences <patients>, <handicap>, <souffrant>, <malades>.

L'analyse du concordancier permet en sus de distinguer deux catégories de discours qui permettent de comprendre l'insertion du terme schizophrénie dans cette classe de discours :

► La schizophrénie comme problème de société

Plusieurs articles rappellent quelques chiffres clés sur la maladie ainsi que les conséquences sociologiques de la pathologie, notamment le suicide et l'exclusion sociale :

*« les schizophrènes restent confrontés à la stigmatisation et à l'exclusion sociale. ».*

Au-delà du patient, l'implication de l'entourage direct est parfois évoquée comme dans cet article du *Monde* du 3 septembre 2014 qui titre :

*« Schizophrénie, le dur combat des proches ».*

Les témoignages restent toutefois très discrets dans le corpus. La pathologie est présentée comme mal comprise :

*« tant de symptômes que les familles de ces personnes ne comprennent pas toujours. la schizophrénie souffre d'une mauvaise image, relève Marie-Cécile Bralet. »*

► Les tentatives de dédramatisation

En contrepoint des problèmes sociaux évoqués, des pistes d'espoir sont repérables dans le discours. Par exemple un article de *La Croix* le 24 juin 2014 évoque l'insertion sociale d'un patient schizophrène :

*« on a retravaillé son projet en fonction des contraintes de sa maladie et testé le métier d'aide-soignante en maison de retraite. Un pari gagnant, puisque cette personne souffrant de schizophrénie vient de réussir le concours d'aide-soignante et démarre sa formation en septembre. »*

Au-delà de ces quelques rares témoignages, nous décelons également un discours militant au travers de témoignages de personnes engagées, déterminées à dénoncer la stigmatisation de la maladie. Le discours converge ici pour dire que la schizophrénie est une maladie surmontable et mal comprise.

**Il est moins question de définir la schizophrénie en tant que pathologie que les enjeux sociaux médico-économiques qui lui sont liés. Nous repérons toutefois dans la trame de cette classe une teneur pathétique des propos journalistiques (exclusion, suicide, combat, etc.). Cela a pour conséquence de cristalliser l'image de la schizophrénie dans une posture marginale de la société que vient rappeler la dynamique du discours sur l'exclusion sociale d'un côté et les combats menés contre cette exclusion de l'autre côté. Le discours, et par conséquent le message véhiculé (volontarisme, espoir) se trouve neutralisé dans cette pesanteur sociale qui entoure la prise en charge de la maladie à un niveau collectif.**

## ■ **Analyse de l'ensemble du discours**

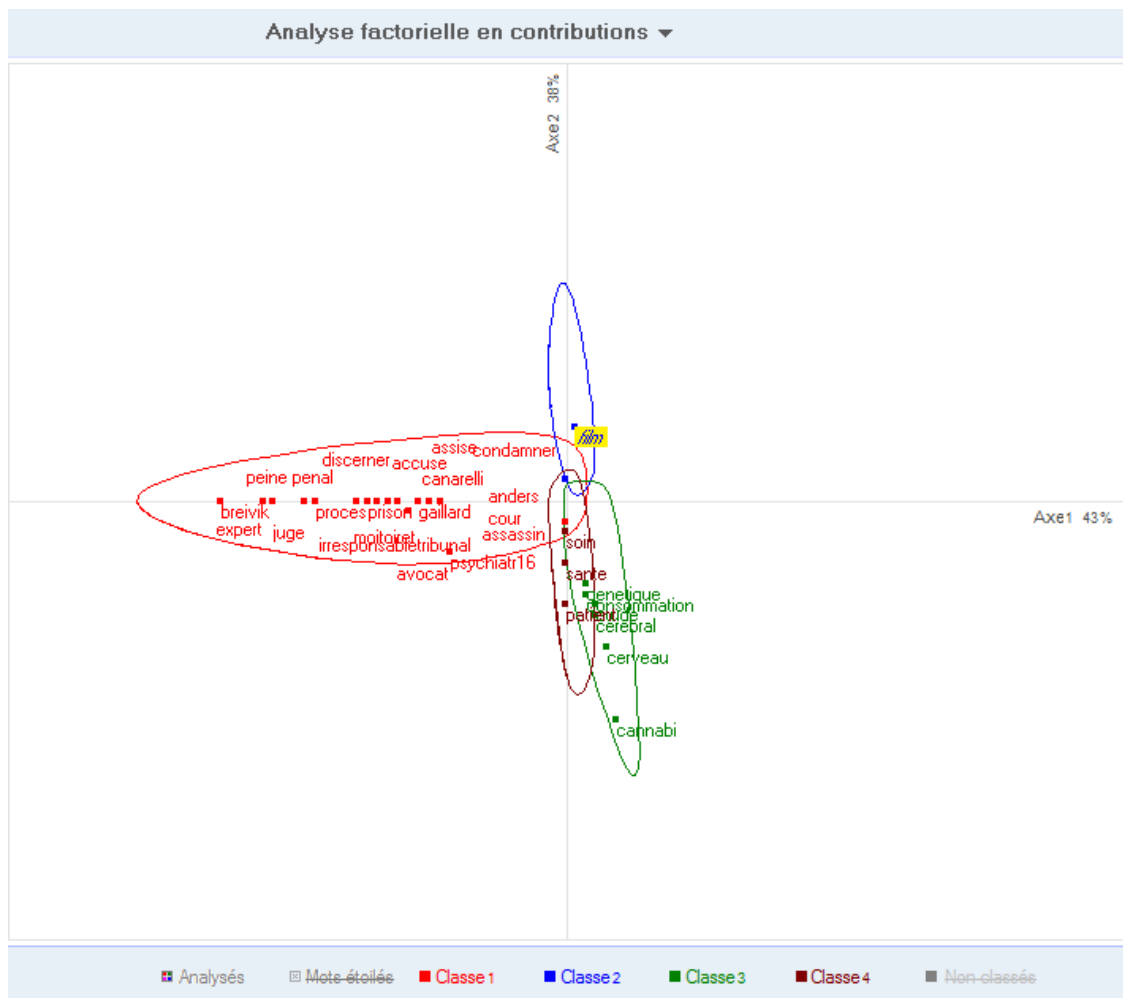
### ■ **Une absence de « discours sur la schizophrénie » à proprement parler**

Cette classification du corpus de presse nous révèle *in fine* que la schizophrénie est rarement l'objet central des articles de presse où le terme est présent. En conséquence, il n'est quasiment jamais question de définir ce qu'est un schizophrène ou la schizophrénie. Le terme sert soit à illustrer une maladie mentale parmi d'autres dans un contexte de politique sociale ou de recherche médicale, soit à illustrer un dangereux personnage intrinsèquement violent : justifiant dès lors la barbarie de certains *serial killers* ou permettant, par le même procédé sémantique, de créer une intrigue autour d'un personnage fictif dans le domaine artistique (le père schizophrène du héros induit qu'il a dû vivre avec un individu dangereux et déséquilibré).

### ■ **Un hermétisme entre les classes de discours et un discours scientifique fracturé entre 2 univers**

Le plus étonnant est l'hermétisme de ces classes de discours entre elles, en particulier la classe n°1 qui a trait aux procès de tueurs schizophrènes, théâtre de querelles d'experts, qui n'emprunte quasiment jamais de termes à la classe n°3 qui décrit pourtant l'état de la connaissance médicale sur la maladie. C'est ce que permet d'observer l'analyse factorielle en contributions :

FIGURE 10 : ANALYSE FACTORIELLE EN CONTRIBUTIONS DES CLASSES DE DISCOURS



► Un discours culturel très déconnecté du discours scientifique :

Le découpage proposé par Alceste indique qu'il y a bien une première opposition visible sur l'axe des ordonnées entre la classe de discours n°2 portant sur la culture et les classes n°3 et 4 évoquant les champs scientifique et médico-social. Le discours culturel, qui mobilise la thématique de la schizophrénie a de nombreuses reprises dans les médias est très déconnecté du discours scientifique. C'est-à-dire qu'il n'existe pratiquement aucun champ lexical commun entre ces deux discours. C'est ce que l'on a pu observer plus haut, le discours culturel relate un contexte dominant du malheur et, dans une moindre mesure, un contexte de violence.

FIGURE 11 : TABLEAU DES ABSENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°2

Absences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
psychiatrie	-474	244	25%
troubler	-382	63	13%
patient	-380	116	19%
medica	-308	76	17%
cannabi	-280	8	3%
mental	-272	86	19%
maladie	-249	103	22%
sante	-225	38	13%
traitement	-188	48	17%
soin	-187	35	14%
risque	-186	26	12%
breivik	-179	5	3%
expert	-175	23	11%
penal	-169	8	5%

Le tableau des absences significatives (en ce sens que les formes relevées ne contribuent pas à la formation de la classe) de la classe de discours n°2, discours culturel, indique que ce discours est marqué par une absence significative de mentions renvoyant à la <maladie>, au <traitement>, aux facteurs de risque comme le <cannabis> ou encore la référence à la <psychiatrie>.

En fait, l'évocation de la schizophrénie dans le discours culturel se passe de toute précision ou éclaircissement, le mot est employé comme si sa signification allait de soi pour le lecteur.

► Un discours scientifique fracturé entre 2 univers

La polarisation entre la classe n°1 (discours judiciaire) à gauche de l'axe des ordonnées et la classe n°3 (discours scientifique) à droite de l'axe des ordonnées (figure 10) indique qu'il existe un hermétisme entre les discours. En somme, le discours judiciaire et le discours scientifique ne dialoguent pas entre eux. Les causes de la maladie et les avancées concernant le diagnostic de la maladie ne sont donc jamais mentionnées dans les débats d'experts lors des procès de criminels. C'est ce que confirme le tableau des absences significatives suivant dans la classe de discours judiciaire :

FIGURE 12 : TABLEAU DES ABSENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°1

Absences significatives ▼			
Forme	Khi2▼	Unités	Unités en %
action	-40	6	2%
maladie	-28	18	4%
depressif	-28	0	0%
cannabi	-27	2	1%
film	-26	5	2%
etude	-26	3	1%
français	-26	7	2%
femme	-25	11	3%
livre	-24	9	3%
cerveau	-24	4	2%
effet	-22	2	1%
chercheur	-21	0	0%

On observe dans la classe de discours judiciaire une absence de référence au terme <cannabis> ou encore <cerveau> qui sont structurant du discours scientifique. Par ailleurs, nous relevons l'absence du terme <maladie> dans ce discours judiciaire. Un tel hermétisme est pour le moins étonnant et semble indiquer la formation d'une ligne de démarcation dans le discours scientifique avec d'une part une focalisation sur la recherche inspirée par la neurologie et la génétique, et d'autre part le débat des experts psychiatres focalisés sur la dimension psychique et plus ou moins contrôlable de la pathologie.

Sur l'axe des abscisses, la classe judiciaire s'oppose à un espace vide, indiquant qu'il y aurait un discours manquant en opposition à ce contexte de procès en assise. Peut-être un discours qui mettrait en avant des témoignages et des mises en récit de patients schizophrènes dans la vie quotidienne, au travail, etc.

**Ce constat indique l'urgence de créer les conditions du dialogue entre la communauté scientifique et les experts judiciaires, ce qui aurait en outre pour vertu d'aborder autrement l'image du monstre en introduisant dans le débat judiciaire un discours sur les origines « externes » de la maladie et par là, de l'origine de la violence qu'elle a pu occasionner. La question de la responsabilité du schizophrène s'en trouverait éclairée sous un nouveau jour susceptible de favoriser la compréhension de la pathologie, y compris dans les cas de meurtres, auprès du grand public. Un enjeu qui dépasse bien évidemment le seul traitement médiatique de l'information et suppose une participation active des acteurs qui sont au cœur du système.**

### ■ Des logiques de discours qui correspondent à des stratégies éditoriales

Chacune des classes que nous venons de décrire correspondent peu ou prou aux stratégies éditoriales des titres du corpus.

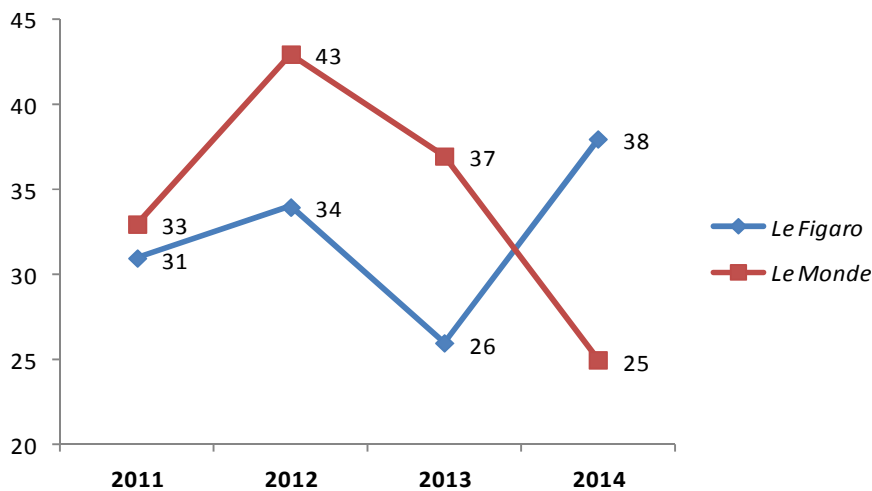
- ▶ La classe n°1 sur le judiciaire est significativement plus présente dans le quotidien régional *Le Parisien*, dont l'actualité des faits divers est logiquement structurante de la ligne éditoriale. Il concentre 183 articles relatifs à cette classe de discours.
- ▶ La classe n°2 portant sur le discours culturel est plutôt l'apanage de *L'Express*, avec 34 articles qui se réfèrent à cette classe.
- ▶ La classe n°3 sur le discours scientifique est à égalité de traitement entre *Le Monde* et *Le Figaro*, environ 140 articles chacun se référant à cette classe.

- ▶ La classe n°4 sur le discours médico-social de l'exclusion correspond davantage à *La Croix* qui rassemble 67 articles en lien avec cette classe.

■ **Dynamique du discours scientifique : une légère décroissance de la thématique dans les principaux titres de presse**

La fréquence des articles qui mobilisent le discours scientifique (la classe n°3), lorsque l'on observe l'évolution de la classe de discours sur les deux principaux titres *Le Figaro* et *Le Monde*, indique une production d'articles évoluant dans une fourchette de 25 à 43 articles par an comme l'indique le graphique suivant :

FIGURE 13 : ÉVOLUTION HISTORIQUE DU NOMBRE D'ARTICLES DANS *LE MONDE* ET *LE FIGARO*.



Le nombre d'articles du *Monde* est plutôt en déclin depuis 2012 en passant de 43 articles à 25 articles en 2014<sup>17</sup>. Le nombre d'articles a au contraire augmenté de 26 à 38 articles entre 2013 et 2014 dans *Le Figaro*.

Sur l'ensemble de la classe n°3, la présence des termes <neuron> et <génétique> est relativement stable entre 2011 et 2015. En revanche, nous remarquons une intensification de la présence du terme <cannabis> entre 2013 et 2014 qui semble marquer un intérêt croissant pour cette thématique ces deux dernières années.

■ **Corpus n°2 : un découpage en 5 classes de discours**

Comme nous l'indiquions plus haut dans la description du protocole de recherche, nous avons procédé au découpage lexicographique d'un second corpus de presse, extrait uniquement du journal *Le Monde* mais à partir d'une équation de recherche plus large (tous les articles contenant le lemme schizo\* de la période 01/01/2011 au 31/03/2015). Ce corpus n°2 permet d'intégrer de nouveaux articles employant les termes <schizophrène> ou <schizophrénie> dans

<sup>17</sup> Nous n'avons pas retenu l'année 2015 qui ne comprend que le premier trimestre.

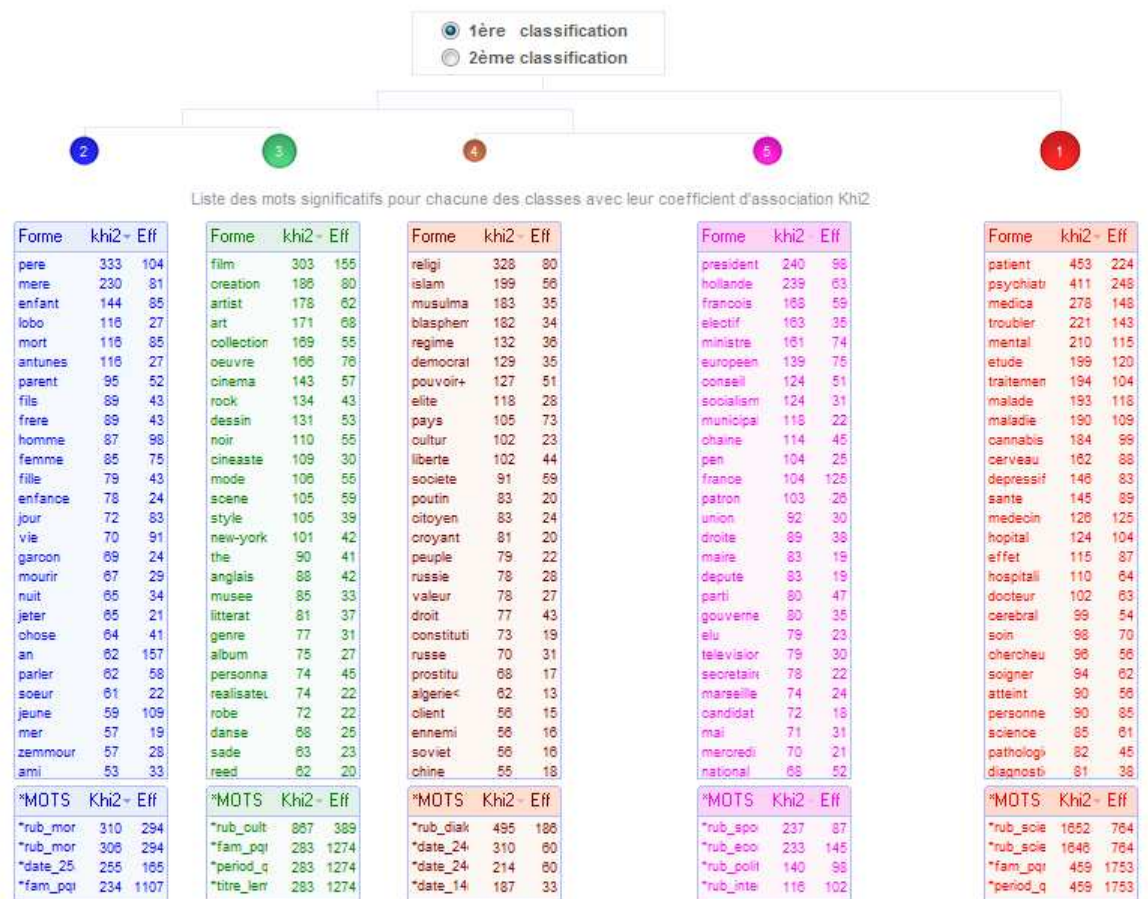


un sens métaphorique. Le corpus comprend au total 316 articles et 441 occurrences de la racine schizo\*.

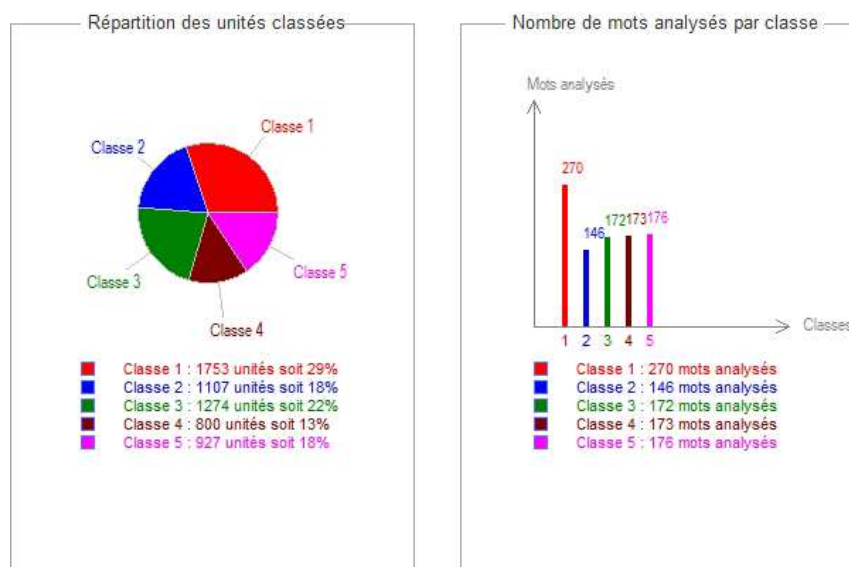
■ 5 contextes différents pour comprendre l'insertion de la schizophrénie dans le discours médiatique

Le découpage opéré par le logiciel Alceste permet d'identifier 5 classes de discours. On remarque d'ores et déjà l'absence de la classe "judiciaire" dans *Le Monde*, ce qui signifie que dans ce journal, le traitement de la schizophrénie au travers du fait divers n'est pas significatif statistiquement.

FIGURE 14 : DENDROGRAMME DES CLASSES STABLES – CLASSIFICATION HIERARCHIQUE DESCENDANTE DU CORPUS DE PRESSE N°2







Alceste identifie donc 5 classes de discours, dont 4 liées 2 à 2 :

- ▶ La classe 1 : 29% du corpus, du discours médical et scientifique, que l'on retrouve logiquement puisque les articles du *Monde* du 1er corpus sont inclus dans ce 2ème corpus.
- ▶ Les classes 2 et 3, 40% du corpus, très liées entre elles, reflètent un discours culturel avec deux champs entremêlés, l'un (classe 2, 18%) centré sur des histoires familiales, l'autre (classe 3, 22%) sur la création.
- ▶ Les classes 4 et 5, 31% des occurrences, également liées entre elles, couvrent le champ politique, extérieure (13%) et intérieure (18%).

#### ■ Le discours médical

**La classe n° 1 (29% du corpus)** correspond aux discours médico-social et scientifique déjà repérés dans le premier corpus.

FIGURE 15 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°1

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
patient	453	207	95%
psychiatrique	411	224	86%
medica	278	139	91%
troubler	221	126	85%
mental	210	106	91%
etude	199	114	85%
traitement	194	98	91%
malade	193	110	85%
maladie	190	102	88%
cannabis	184	86	95%
cerveau	162	83	90%
depressif	146	76	89%
sante	145	80	87%
medecin	126	116	69%

Nous identifions deux catégories de discours :

- ▶ Les facteurs de développement de la maladie

Les occurrences <cannabis> et <cérébral> rappellent le discours scientifique. L'univers du <soin> et du <diagnostic> à l'égard des <patients> concentre le discours sur l'aspect médical.

- ▶ Une attention portée au traitement et à la prévention de la maladie

On notera toutefois la non présence significative de la dimension génétique de la pathologie, pourtant très présente dans le corpus n°1. A contrario, il est remarquable de noter la présence beaucoup plus affirmée de la psychiatrie et des occurrences comme <traitement> ou <médicament>. L'analyse du concordancier confirme cette piste et montre que *Le Monde* attache une plus grande attention dans le fait de mentionner des médicaments qui permettent de traiter la maladie (chlorpromazine, neuroleptiques, etc.). De surcroît, les enjeux de prévention de la maladie sont présents dans cette classe de discours, même si cet aspect reste marginal.

- **Le discours dans le champ culturel : L'imaginaire de la mort et la métaphore du style artistique**

**Les classes n2 et n3 (40% du corpus)** sont très liées entre elles. Elles correspondent au discours culturel également présent dans le premier corpus, mais l'inclusion des emplois métaphoriques du terme schizophrénie vient apporter toutefois une précision dans le découpage.

FIGURE 16 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°2

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
pere	333	97	85%
mere	230	81	76%
enfant	144	84	57%
lobo	116	27	100%
mort	116	76	54%
antunes	116	27	100%
parent	95	49	61%
filis	89	41	65%
frere	89	39	67%
homme	87	90	44%
femme	85	73	48%
filie	79	43	60%
enfance	78	24	83%
jour	72	79	43%

FIGURE 17 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°3

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
film	303	134	74%
creation	186	79	77%
artist	178	62	86%
art	171	59	87%
collection	169	51	94%
oeuvre	166	74	75%
cinema	143	50	86%
rock	134	40	95%
dessin	131	43	90%
noir	110	54	71%
cinaste	109	30	100%
mode	106	51	72%
scene	105	58	67%
style	105	38	84%

La lecture des articles montre un usage du mot dans le champ de la métaphore continuelle dans les sens d'ambivalence, de contradiction, et de l'idée du double avec la coexistence de deux opposés en soi.

- ▶ L'imaginaire de la mort

**La classe n°3 (22% du corpus)** permet de situer les contours du champ culturel qui sert de contexte à la schizophrénie. Ainsi, 134 occurrences du mot <film> et 50 occurrences du mot <cinema> et 30 de <cinaste> indiquent que la production cinématographique est dominante

dans ce champ culturel. Il est également question de littérature, d'arts plastiques et de haute couture (<style>, <collection>, <mode>). Le seul mot non lié directement à la création dans cette classe est l'adjectif < noir >.

Et la classe n°2 (**18% du corpus**) vient préciser en quelques sortes le contenu des œuvres culturelles. Le discours est davantage centré sur des histoires personnelles et familiales sombres, souvent liées à la mort (<je>, <père>, <mère>, <enfant>, <frère>, <fils>, <parent>). Les 54 occurrences du mot <mort> témoignent de la présence marquante d'un imaginaire de la mort qui contribue à contextualiser cette classe de discours :

*« elle s'est décidée à écrire le livre pour faire le deuil de son frère aîné, Laurent, mort schizophrène en 1999. Elle fait un lien entre les mensonges de son père et la maladie de son frère. »*

L'analyse du concordancier permet de repérer un recours fréquent à des images de chute comme l'indique l'emploi des termes <tomber>, <basculer>, <sombrier> dans la schizophrénie. L'image dynamique de la chute est typique de la formation d'un imaginaire nocturne comme l'indique le philosophe Gilbert Durand<sup>18</sup>, en ce sens qu'elle suscite l'angoisse en se référant à la symbolique des ténèbres.

- ▶ La schizophrénie comme métaphore d'un style artistique : un glissement vers l'oxymore et le sensationnel

**La classe n°3** est centrée sur la création, au cinéma mais aussi plus généralement dans la production culturelle comme nous venons de l'indiquer. L'analyse du concordancier laisse apparaître un usage métaphorique de la schizophrénie dans le champ culturel en ce qu'elle permet de qualifier un style artistique : ainsi, celui du styliste Marc Jacobs à l'occasion de la présentation de sa collection en 2014 :

*« C'est précisément grâce à sa parfaite maîtrise de cet exercice schizophrénique que le créateur s'est construit un style et un personnage d'icône pop. »*

Ou encore le style de la mode anglaise :

*« Mais la mode anglaise doit surtout passer l'épreuve des podiums. Dans un contexte économique tendu, il est crucial de montrer qu'on peut être à la fois rentable et créatif. Cet exercice d'équilibriste convient aux créateurs anglais, habitués à être tirillés entre une rigueur héritée de la culture victorienne et un goût de la révolte. Dans le langage esthétique, cela se traduit par une navigation schizophrénique entre précision technique et délire créatif, maîtrise classique et esprit punk. »*

S'il n'est pas surprenant de repérer l'idée d'une association des contraires dans la schizophrénie (les références à l'ambivalence du patient schizophrène étant légions dans les descriptions de la pathologie dans la littérature psychiatrique et psychanalytique), la métaphore introduit ici l'idée d'une association maîtrisée des contraires. On voit donc s'opérer un glissement de la métaphore vers l'oxymore (une figure de style qui vise à associer deux termes en apparence opposés). Ce glissement est parfaitement visible dans cet extrait évoquant la sortie du film *Black Swan* :

<sup>18</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris, 1984.

« Pas de deux terrifiant pour danseuse schizophrène. Cygne noir et cygne blanc, Natalie Portman incarne les visions de Darren Aronofsky. »

Le cygne blanc incarne le chaste, le cygne noir l'érotisme.

La fonction littéraire de l'oxymore est d'exprimer ce qui est inconcevable en créant une nouvelle réalité poétique. Spécialité du poète Baudelaire, ce procédé rhétorique que nous repérons dans ce corpus témoigne en creux d'une forme d'incompréhension à l'égard de la maladie. La schizophrénie prend ainsi le sens du « hors-normes », plutôt positif (pour des artistes) d'où on retire globalement que la pathologie (sur laquelle il n'y a aucune information objective) est de nature à susciter un intérêt, alimenter des fantasmes et produire des sensations.

### ■ La métaphore dans le champ politique

Les classes 4 et 5 (31% du corpus) sont elles aussi étroitement liées entre elles et couvrent le champ politique :

FIGURE 18 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°4

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
religi	328	74	76%
islam	199	49	72%
musulman	183	30	97%
blasphemer	182	31	94%
regime	132	35	69%
democratie	129	33	70%
pouvoir+	127	51	53%
elite	118	24	83%
pays	105	69	40%
cultur	102	23	77%
liberte	102	36	57%
societe	91	53	43%
poutin	83	19	76%
citoyen	83	22	69%

FIGURE 19 : TABLEAU DES PRESENCES SIGNIFICATIVES DE LA CLASSE N°5

Présences significatives ▼			
Forme	Khi2 ▼	Unités	Unités en %
président	240	92	61%
hollande	239	59	82%
francois	168	58	66%
electif	163	33	94%
ministre	161	71	57%
européen	139	65	55%
conseil	124	48	62%
socialisme	124	31	82%
municipal	118	22	100%
chaîne	114	37	69%
pen	104	22	92%
france	104	110	37%
patron	103	26	81%
union	92	28	72%

- ▶ La schizophrénie comme métaphore de la contradiction, de la tromperie et du risque dans le champ politique

**La classe n°4 (13% du corpus)** traite plus spécifiquement de politique extérieure (13%) avec une présence significative des mots <religion>, <islam >, <musulman >, <blasphème> dressant un contexte où il est question de parler des Etats musulmans et de leur politique. Nous repérons également une présence significative des mots <Russie> et <Poutine>.

L'introduction du terme <schizophrénie> sert d'appui pour dénoncer la contradiction des politiques étatiques :

*« quelle est la situation des femmes en ce moment en Algérie? Elle illustre la schizophrénie du pays. Les femmes demeurent, dans la loi, des sous-individus. »*

Outre le fait de souligner une contradiction, la métaphore dans le champ politique permet d'aller plus loin encore en ce qu'elle permet de dénoncer une volonté délibérée de tromper :

*« tous les pays musulmans sont invités à défendre la liberté chez eux et à abandonner la schizophrénie héritée du double langage du coran. »*

La référence au double renvoi bien à cette idée de duplicité qui, dans un sens ancien, signifiait « fourberie » ou encore « tromperie ».

Le parcours sémantique de la métaphore ne s'arrête pourtant pas là, outre la contradiction et la tromperie, la schizophrénie exprime également quelque chose de non contrôlable présentant un risque ou une menace. Ainsi peut-on lire à propos d'une décision politique du Président Portugais de s'opposer à une hausse des cotisations d'assurance maladie des fonctionnaires pour faire face à la crise de la dette :

*« L'attitude du président (PSD, centre droit), du même bord que le premier ministre Pedro Passos Coelho, peut surprendre. "Au Portugal les politiciens ont quelques tendances*

*schizophréniques... » ; souffle Diogo Teixeira, à la tête du fonds d'investissement Optimize à Lisbonne. Cette « schizophrénie », reflète selon lui la menace qui plane sur le pays : celle du risque politique. A écouter M. Teixeira, le Portugal, en dépit d'une santé encore fragile, peut s'en sortir d'un point de vue "technique". »*

Il est assez logique d'observer le glissement de la contradiction ou la tromperie vers le risque qu'elle présente pour celui qui en est victime.

Cette idée de menace introduit à son tour l'idée qu'il faut sortir de la schizophrénie pour contenir le risque, comme s'il elle représentait intrinsèquement un état de paralysie de l'action. L'issue passerait la volonté :

*« une volonté qui est nécessaire et sans laquelle nous ne sortirons pas de la schizophrénie française. »*

► La métaphore du subterfuge

**La classe n°5 (18% du corpus)** a trait dans une certaine mesure à la politique intérieure mais également à la politique de l'Union Européenne. La figure de François Hollande (59 occurrences auxquelles il faut ajouter 92 occurrences du mot <président>) domine très largement le discours, ainsi que le Parti Socialiste (31 occurrences). On notera également la présence du terme <Européen> (65 occurrences).

Dans ce contexte politique, le terme <schizophrénie> traduit l'idée de comportements ou de décisions politiques contradictoires. L'analyse du concordancier permet toutefois de relever quelques précisions par rapport à cet usage métaphorique, notamment en soulignant l'idée de subterfuge voire de tactique politique comme dans cet article qui évoque une manœuvre politique du Président de la République :

*« François Hollande refuse d'acter son décès. Il préfère ravauder comme il l'a toujours fait, au point d'endosser d'improbables mutations. Schizophrénique? Non, tactique! Ces derniers mois, le président, flanqué de Nicolas Hulot, est devenu plus vert que les écologistes pour tenter de les récupérer. »*

Intéressons-nous à ce passage soulevé dans cet article du schizophrénique au tactique. On pourrait interpréter cet usage (métaphorique) du terme schizophrénie comme opposé au « tactique », ce que semble indiquer le non employé dans cette phrase. Cela induirait que la schizophrénie, appliquée à l'attitude de François Hollande, serait en fait une métaphore de la folie pure, ce que semble indiquer la notion employée d'improbable. Pourtant, il nous semble que l'enjeu est davantage d'introduire l'idée d'un soupçon. Un soupçon sur l'apparence de la schizophrénie qui masquerait un projet tactique et non une opposition franche entre schizophrénique et tactique. En ce sens, si l'on suit cette interprétation, on constate qu'elle fait écho à l'usage métaphorique en général. Dire qu'un Etat ou un homme politique est schizophrène ou schizophrénique introduit toujours l'idée d'un doute sur le comportement constaté. C'est ce doute qui nous paraît central dans l'introduction de la métaphore. C'est schizophrénique dans le sens où les apparences de contradictions masqueraient un autre dessein.

**La métaphore, dit le philosophe Paul Ricœur<sup>19</sup>, consiste presque toujours en une transgression du sens originel, un « déplacement » de l'univers de signification à partir duquel un être ou une chose est compris. Elle crée ainsi une nouvelle catégorie à partir**

<sup>19</sup> RICŒUR, P., « L'imagination dans le discours et dans l'action », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.



de laquelle on tente de penser la réalité. L'enjeu de l'usage métaphorique de la schizophrénie est de se doter d'un cadre de compréhension pour penser la contradiction, par essence l'antilogique booléenne qui est au principe de la rationalité. Le TLF a d'ailleurs entériné dans le dictionnaire l'usage analogique du mot <schizophrène> pour parler de l'ambivalence et du manque d'unité d'un comportement. Par contre, le glissement sémantique vers l'idée de « tactique » ou de « tromperie » nous emmène sur un nouveau territoire de sens. Cela n'est pas sans conséquence sur l'imaginaire collectif de la schizophrénie, ce que nous verrons plus bas dans une proposition d'interprétation.

■ **L'intensification historique de la métaphore dans les années 70**

Comme le constatent les différentes études internationales menées sur le sujet, l'usage métaphorique de la schizophrénie domine les corpus de presse où il est fait mention de ce mot par rapport aux articles qui l'emploient dans son sens médical. Avant d'interroger le lien qui existe dans la métaphore et le sens médical, nous avons tenté de déterminer à quel moment de l'histoire il est possible de repérer l'apparition de cet usage métaphorique. Il ne s'agit ici que d'hypothèses qui mériteraient une analyse bien plus approfondie. Nous avons simplement observé dans les archives du *Monde* (et uniquement du *Monde*) l'apparition du lemme schizo\* à trois périodes historiques différentes : entre 1950 et 1955, entre 1975 et 1980 et entre 2011 et 2015 (qui correspond au corpus analysé jusqu'ici).

FIGURE 20 : VOLUMETRIE D'ARTICLES DANS LE MONDE PAR SEQUENCES HISTORIQUES

	<b>Formule : TEXT= schizo* (01/01/1950 à 31/12/1955)</b>	<b>Formule : TEXT= schizo* (01/01/1975 à 31/12/1980)</b>	<b>Formule : TEXT= schizo* (01/01/11 à 31/03/15)</b>
Nombre d'articles repérés dans <i>Le Monde</i>	24	335	579/316 hors doublon

Outre l'effet d'intensification de l'usage du mot dans la presse (dans son sens pathologique comme métaphorique) observable entre 1950 et aujourd'hui (une multiplication par 13 du nombre d'articles), nous observons une apparition très sensible de l'usage métaphorique. Sur la période allant du 1er janvier 1950 au 31 décembre 1955, il ressort 24 articles, dont la quasi-totalité évoque la maladie dans un contexte médical. L'usage métaphorique est anecdotique. Plusieurs de ces articles relatent en particulier la tenue d'un congrès international de psychiatrie qui s'est déroulé en septembre 1950 à Paris. La même recherche effectuée sur la période du 1er janvier 1975 au 31 décembre 1980 marque une évolution avec une proportion bien plus importante d'articles employant le terme de façon métaphorique, en particulier dans un contexte politique. Le TLF atteste de l'usage analogique de la schizophrénie pour désigner une dualité insurmontable en renvoyant à un article du *Nouvel Observateur* qui date de 1976 :

« [Les centristes en Suède] se trouvent dans une position schizophrénique: d'une part, toute la bourgeoisie traditionnelle a voté pour eux, dans l'espoir de se débarrasser enfin de cet horrible socialisme qui les empêche de dormir; d'autre part, une bonne partie des électeurs s'est laissé séduire par le thème de la liberté, du changement. Il est impossible de satisfaire les deux (*Le Nouvel Observateur*, 27 sept. 1976, p. 44, col. 2). »



Sans autre élément de comparaison historique il n'est pas possible d'aller plus loin dans ce commentaire. Nous noterons toutefois l'hypothèse vraisemblable d'une intensification de l'usage métaphorique au cours des années 70.

A titre d'hypothèse, il est possible que cette envolée métaphorique ait fait suite à une nouvelle définition de la pathologie, dans le DSM II (manuel diagnostique américain de psychiatrie), datant de 1968 avec l'introduction, parmi les symptômes, de la notion de l'« ambivalence » notion qui n'était pas présente dans le DSM I.

## ■ Synthèse : les polarités du discours de presse (ou ce que le lecteur moyen est susceptible de retenir de la schizophrénie)

### ■ *La schizophrénie est rarement le sujet principal d'un article*

Si la schizophrénie est mentionnée à 1081 reprises dans le corpus de presse n°1 et à 337 reprises dans le corpus n°2,

- c'est rarement pour donner une information objective sur la maladie ;
- et d'autre part, lorsque le mot est présent, la tonalité du discours est globalement négative.

Ainsi, seules les classes de discours n°3 et n°4 du premier corpus (correspondant au discours scientifique et médico-social) proposent quelques descriptions de caractéristiques typiques de la maladie, soit seulement environ le 1/3 du corpus qui utilise pourtant ce terme dans son sens médical. Cela tend à valider notre hypothèse que l'on parle finalement peu de la maladie dans les médias et de façon elliptique, incidente ou par sous-entendus, en particulier dans le champ culturel (tel personnage est schizophrène, ou bien le héros a un père/un fils/un frère schizophrène). La majorité des occurrences est noyée dans des contextes qui traitent d'autre chose. La schizophrénie est très rarement le sujet principal d'un article. Il est plus souvent question de traiter d'autres pathologies que la seule schizophrénie, comme l'autisme, la dépression ou l'Alzheimer (Par exemple : « *le cannabis entraine retrait social, dépression... et aussi la schizophrénie* » ou « *la recherche montre l'influence des gènes dans l'autisme, la dépression... et aussi dans la schizophrénie* »). En ce sens, la schizophrénie est souvent évoquée comme un « etc. » dans une liste de pathologies. La vulnérabilité génétique est aussi traitée, avec toutes les idées potentiellement stigmatisantes associées (erreur de la nature, incurabilité). En analysant les articles en détails de façon qualitative, on trouve bien des informations sur la maladie (1% de la population touchée, description de symptômes, information sur les neuroleptiques et leurs effets, référence au groupe de soutien *Profamille*) mais ces données-là n'apparaissent que de façon sporadique et n'émergent pas statistiquement.

Dans le champ médico-social, les articles sont ancrés sur les problèmes que pose la maladie mentale en général (les hôpitaux, le risque de suicide, les coûts, la souffrance, avec quelques témoignages victimaires). Globalement la schizophrénie est noyée sous d'autres considérations (les dépenses publiques, les prisons). Il n'est jamais décrit non plus ici ce qu'est la schizophrénie (Alceste note l'absence significative de < cerveau> et < cérébral> dans cette classe de discours). Les pistes d'espoir, les témoignages de patients ou de l'entourage et la parole médicale sur la capacité d'insertion sociale des patients paraissent insuffisants au regard de l'imaginaire « nocturne » (*ie.* les images sombres et angoissantes étayées par la présence des termes <mort>, <tuerie>, <noir>) qui prédomine le discours.

### ■ Une prépondérance de la presse régionale à associer la pathologie à un contexte de violence

A partir du corpus que nous avons retenu, l'hypothèse d'une association étroite de la maladie à des faits divers effrayants et violents n'est vérifiée qu'en relatif car la pathologie est diluée dans une diversité de contextes. Ce qui semble être très structurant du discours médiatique dans les autres pays où une étude similaire a été menée, ne se retrouve pas tout à fait de la même manière en France. C'est surtout ici parce que le discours a globalement des allures de bruit de fond indistinct que la petite musique de l'association à la violence se fait si bien entendre.

La proportion du discours judiciaire ne représente qu'un peu plus du 1/10 du corpus là où le champ culturel par exemple capte plus de la moitié du discours. Précisons tout de même un point remarquable qui ressort de l'analyse: la classe judiciaire est surreprésentée dans *Le Parisien* titre représentant la presse régionale dans notre corpus. Ce type de presse ayant vocation à davantage s'intéresser aux faits divers, le lien schizophrénie/violence serait probablement beaucoup plus important si nous avions pris un échantillon de titres comprenant davantage de presse régionale. Pour confirmer cette hypothèse, nous avons d'abord procédé à une analyse statistique textuelle sur le seul corpus du *Parisien*, soit 183 articles. Il en ressort que 58%<sup>20</sup> des articles associent la schizophrénie à un contexte de procès (25%) et d'interpellations de meurtriers ou agresseurs (33%) schizophrènes. Les 42% concernent sur ce titre les contextes culturels (28%) et médico-scientifiques (14%), identiques à ceux repérés dans le corpus général. Afin de vérifier si le titre *Le Parisien* était bien un étalon de la presse régionale dans le traitement qu'il fait de la schizophrénie, nous avons étendu nos recherches sur un corpus plus large de titres régionaux afin d'affiner cette hypothèse. Nous avons réalisé une nouvelle analyse à l'aide du logiciel Alceste sur un nouveau corpus de presse régionale. La question est ici de savoir si les résultats qui ressortent de l'analyse du *Parisien* sont une spécificité de ce journal ou s'ils peuvent se généraliser à l'ensemble de la presse régionale. L'analyse porte sur une sélection d'articles issue de la même équation de recherche que celle utilisée précédemment (« TEXT= schizo\* & (hopit\* | asile | psych\* | Dr | Pr) ») et couvre une période d'un an, du 31 mars 2014 au 31 mars 2015. Nous avons retenu trois titres majeurs de la presse régionale, appartenant à des groupes de presse différents et de régions distinctes pour un total de 177 articles sur la période: *Le Progrès de Lyon* (74 articles), *Sud-Ouest* (56) et *La Voix du Nord* (47).

Cette analyse<sup>21</sup> met en évidence la présence de 2 classes de discours, identiques à celles relevées dans le corpus du *Parisien* mentionné plus haut, à savoir un contexte de procès judiciaire de certains criminels diagnostiqués ou supposés schizophrènes ainsi que des faits divers relatant des interpellations de meurtriers schizophrènes. Ces 2 classes de discours représentent 47% du corpus. Une troisième classe de discours (représentant 53% du corpus) s'attache à décrire un contexte médico-social tel qu'identifié dans le corpus général de l'étude.

Cette proportion de 47% du discours associant la schizophrénie à un contexte de violence criminelle est comparable à celle relevée dans l'analyse du corpus du *Parisien* (58%) dans la mesure où cela met en évidence une nette surreprésentation de ce contexte au regard du corpus général (incluant la presse nationale). Par ailleurs, si l'on observe uniquement les articles du *Parisien* sur la même période historique que notre corpus de presse régionale, soit du 31 mars 2014 au 31 mars 2015, la proportion du contexte de violence représente 53% du corpus. La période sur laquelle porte la sélection d'articles de 3 nouveaux titres de presse régionale ne représente donc pas un biais.

<sup>20</sup> Voir classification sur le corpus du *Parisien* à l'annexe 3.

<sup>21</sup> Voir les détails de cette analyse à l'annexe 5.

Nous pouvons conclure de cette recherche complémentaire qu'il y a bien une propension de la presse régionale à associer la schizophrénie à un contexte de faits divers violents, bien plus importante que ne le fait la presse nationale. En ce sens, le journal *Le Parisien* n'est donc pas spécifique dans la manière avec laquelle il traite de cette maladie, il s'inscrit dans la lignée des autres titres de presse régionale. Notre hypothèse de départ se vérifie donc plus spécifiquement dans la presse régionale. Les stratégies éditoriales entre presse nationale et presse régionale en France ne se retrouvent peut-être pas de la même manière dans les autres pays. Ainsi, le fait divers peut avoir une place plus importante dans la presse nationale à l'étranger, ce qui pourrait expliquer une plus forte présence d'un discours sur la violence et l'agressivité des patients schizophrènes tel qu'il est repéré par la plupart des études menées à l'international.

S'agissant de ce discours judiciaire, il convient de souligner dans l'ensemble du corpus la dimension « abusive » que représente le procédé rhétorique par synecdoque généralisante qui réduit le plus souvent toute la pathologie à une seule de ses caractéristiques : la phase délirante qui expliquerait à elle seule la violence dont saurait faire preuve un patient schizophrène. De plus, cet univers de violence et de dangerosité contribuant à dresser le portrait d'un monstre a un impact particulier : d'une part parce qu'il a un retentissement qui suscite une forte émotion chez le lecteur (davantage que les autres contextes) et d'autre part parce que le terme schizo\* contribue globalement plus à la formation de la classe de discours judiciaire que dans les autres classes. C'est-à-dire que le terme <schizophrénie> participe le plus à la description du contexte judiciaire. <Breivik> par exemple, qui est au centre de la classe, est directement associé à la schizophrénie. Une telle association est moins visible dans les termes les plus significatifs des autres classes de discours (présentés dans la figure 3). Cette image de violence, même minoritaire statistiquement est ainsi à la fois plus intense émotionnellement et plus directement associée à la schizophrénie que toute autre. Nous remarquons tout de même une insertion de la violence de l'individu schizophrène dans la classe du discours culturel à travers le personnage du *serial killer* ou du psychopathe jouant les premiers rôles dans certaines productions cinématographiques.

### ■ **Une pathologie synonyme de souffrance**

Pour autant, une autre image de la schizophrénie se dessine également, celle du pathos. L'introduction du terme <schizophrénie> (dans son acception médicale) dans un discours suffit à produire un climat de souffrance, de malheur, une forme de pathos que semblent apprécier le champ culturel mais également les rubriques politico-sociales des journaux.

La forte présence d'un contexte culturel, lié à des œuvres de fictions, semble être une particularité française. Les études similaires menées dans d'autres pays ne font pas état d'une telle association entre le contexte artistique et la maladie de la schizophrénie. Il s'agirait d'une exception tout à fait singulière.

### ■ **Une pathologie menaçante**

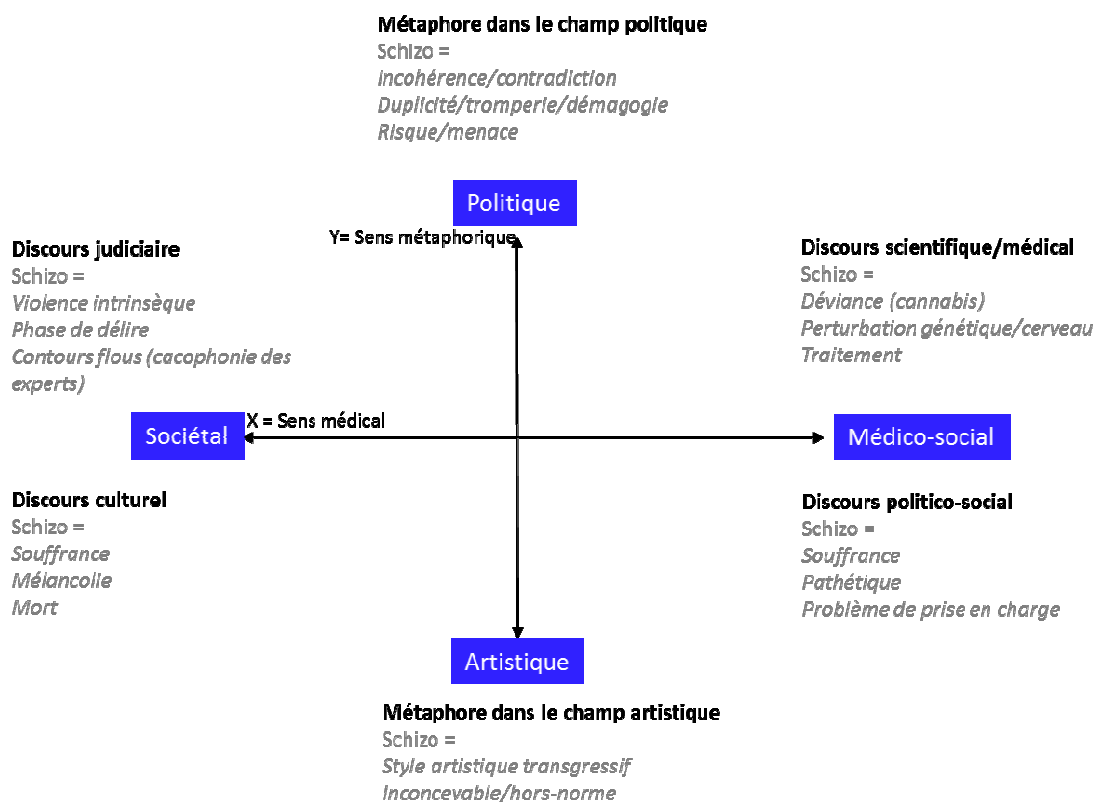
Enfin, l'envolée métaphorique à laquelle nous assistons confirme bien la prédominance d'un usage du terme très éloigné de la réalité médicale de la maladie. Nous retrouvons le sens erroné de la « double personnalité » utilisée dans un objectif de dénigrement, souvent pour dénoncer une paralysie de l'action. Toutefois, l'usage analogique du terme dépasse celui avéré par le TLF, c'est-à-dire le sens de contradiction, dans la mesure où la métaphore, dans le champ politique en particulier, introduit l'idée de tactique voire de duperie. Le portrait social de la schizophrénie s'en trouve d'autant plus déformé que cela laisse à penser **qu'il y aurait peut-être, dans le fond, une possibilité de contrôle de la part du patient schizophrène.** Ce que

vient accentuer la métaphore dans le champ artistique en soulevant l'idée que l'on pourrait contrôler la phase de délire en la dirigeant vers un dessein de création. Ces éléments laissent à penser qu'il n'est pas possible de croire en la sincérité absolue de cette maladie qui malmène notre logique booléenne. Une forme de diabolisation qui présente alors la maladie comme une menace.

### ■ Un emploi hétérogène du terme

L'hétérogénéité dont témoigne l'usage médiatique des termes <schizophrénie> et <schizophrène> tend surtout à montrer qu'il n'y a pas un référentiel unique de l'imaginaire du schizophrène. Le sens du mot puise dans des registres différents qui se structurent néanmoins autour de 4 polarités. Pour rendre compte de cela, nous proposons une projection des registres de sens dans un *mapping* dont la vertu est principalement heuristique. Nous réalisons ce *mapping* en synthétisant les principaux enseignements du découpage lexicographique de deux corpus de presse, à savoir le type de discours et l'image type qu'il véhicule de la schizophrénie :

FIGURE 21 : MAPPING DES DISCOURS ET DES IMAGES DE LA SCHIZOPHRENIE DANS LA PRESSE



L'axe des abscisses représente l'usage du terme dans son sens médical. Cet axe relie un pôle sociétal dont fait partie le discours judiciaire (relevé dans le corpus n°1) et le discours culturel (présent dans les deux corpus). A l'opposé, il y a le pôle médico-social qui condense le discours scientifico/médical (relevé dans les deux corpus) et le discours médico-social (relevé dans le corpus n°1).

L'axe des ordonnées représente l'usage métaphorique du terme, repéré uniquement dans le corpus n°2. Il relie le pôle du politique et le pôle artistique.

Ce graphique démontre l'extrême hétérogénéité du sens de la maladie véhiculé par les différentes structures de discours de la presse écrite.

Il nous semble pourtant que quelque chose unit ces différents registres de sens au sein d'une même image, un archétype de la schizophrénie. De plus, il nous semble plausible d'émettre une hypothèse d'interprétation pour comprendre les mécanismes qui ont influencé la formation de cette dynamique sémantique que nous observons.

## ■ HYPOTHESES D'INTERPRETATION

### ■ Les enjeux du discours médiatique : en quoi alimente-t-il un discours stigmatisant ?

Avant de suggérer quelques hypothèses d'interprétation sur les mécanismes de formation du discours, il nous paraît utile de préciser davantage les enjeux que soulève cette analyse de discours sur un corpus de presse. C'est ainsi l'occasion de mieux situer ce que nous entendons par stigmatisation. Le constat que nous faisons, partagé par les enquêtes réalisées dans d'autres pays, est que la tonalité des articles mentionnant le terme <schizophrène> ou <schizophrénie> est plutôt négative et qu'elle est de nature à favoriser la prédominance d'une image stigmatisante de la schizophrénie en France qui se répercute sur le vécu des patients et de leur entourage.

Le sociologue américain Erving Goffman, qui a consacré un ouvrage sur les stigmates<sup>22</sup>, montre que la stigmatisation apparaît lorsqu'il y a rupture entre l'identité vécue par un individu et l'identité sociale qui le caractérise de l'extérieur. Si la distorsion entre ces deux formes d'identité est le lot commun de tout un chacun dans la vie quotidienne, le stigmatisé a la particularité de franchir la limite de ce qui sépare le « normal » et le « différent ». La normalité étant par essence instable, le corps social s'emploie sans cesse à redéfinir les cadres d'interprétation qui permettent à chacun de se situer dans la normalité en produisant des mécanismes d'exclusion, quitte à ce que les attributs de l'exclusion reposent sur des principes imaginaires ou fantasmatiques. En cela, l'histoire humaine nous montre que, même s'il existe et existera toujours des stigmatisés puisqu'ils contribuent à définir la normalité, un stigmaté en particulier n'est pas irréversible. A condition toutefois d'influer sur les modalités qui composent les cadres de l'expérience. C'est ainsi que l'on a pu observer une lente prise de conscience sur la condition de l'esclavage, de la femme, etc.

**Pour ce qui est de notre problématique, il paraît évident qu'un discours davantage unifié sur les caractéristiques de la maladie combiné à un travail de démystification afin de contenir l'envolée métaphorique qui biaise fondamentalement le sens de la maladie, est non seulement possible mais aussi souhaitable.**

Afin d'identifier la meilleure stratégie de communication, il s'agit de mettre en exergue les points où se focalise le discours médiatique sur la schizophrénie. Ceci permettra de faire apparaître les dimensions insuffisamment couvertes qui laissent échapper le sens de la pathologie.

---

<sup>22</sup> E.Goffman, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975.

## ■ L'hypothèse du manipulateur : analyse sémiotique

A ces fins, il nous paraît essentiel d'émettre une hypothèse sur l'archétype qui serait au centre de l'organisation du discours médiatique et qui articulerait la polysémie que nous observons, tant sur le plan médical que métaphorique. Nous entendons par archétypique une forme première, ou un principe antérieur, qui serait le point de départ à la construction psychologique d'une image.

Cela permettrait en outre de répondre à une question: **comment passe-t-on de la figure de Breivik à celle de François Hollande avec le même mot ?** Certes, on peut supposer que dans le premier cas, le sens emprunterait à un symptôme de la maladie, le délire et dans le second cas, à un autre symptôme, associé aussi à la maladie, l'ambivalence. Cependant la superposition d'un tueur et d'un président de la République reste pour le moins surprenante. En ce sens, la figure implicite du manipulateur nous paraît parfaitement structurante de l'imaginaire de la schizophrénie. L'image du masque, de la contradiction maîtrisée, de la duplicité et de la tromperie indiquée plus haut nous ont conduit à cette piste. Nous allons nous employer à éprouver cette hypothèse en tentant de repérer comment se forme et se diffuse cette image.

Selon le TLF, le terme <manipulateur> renvoie à l'idée d'habileté (du chimiste et du politique) mais également à l'artiste illusionniste. Plutôt explicite dans l'usage métaphorique, il se pourrait que l'image du manipulateur soit présente dans l'usage médical (dans les différentes classes que nous avons identifiées), même si c'est pour désigner implicitement le contraire de la manipulation. C'est en cela que l'image du manipulateur nous paraît structurante.

Cela revient à dire que le discours sur la schizophrénie contiendrait intrinsèquement un questionnement sur la dimension manipulatrice (dans le sens où la pathologie témoignerait toujours d'une intention, d'un contrôle) ou sincère (dans le sens où elle témoignerait de quelque chose de subi).

Pour vérifier cette hypothèse, nous allons employer une méthodologie linguistique différente de l'approche lexicographique employée dans la première partie. Dans une approche sémiotique, nous allons procéder à une projection du terme « manipulateur » dans un *carré sémiotique* visant à mettre en évidence des systèmes de classification implicites de la schizophrénie à partir de la structure d'opposition manipulateur/authentique qui nous paraît la plus cohérente. Le terme manipulateur n'ayant pas d'antonyme référencé, il nous semble qu'il s'oppose à l'idée d'action authentique, en ce sens qu'elle serait elle, dénuée d'intention.

### ■ Qu'est-ce qu'un carré sémiotique ?

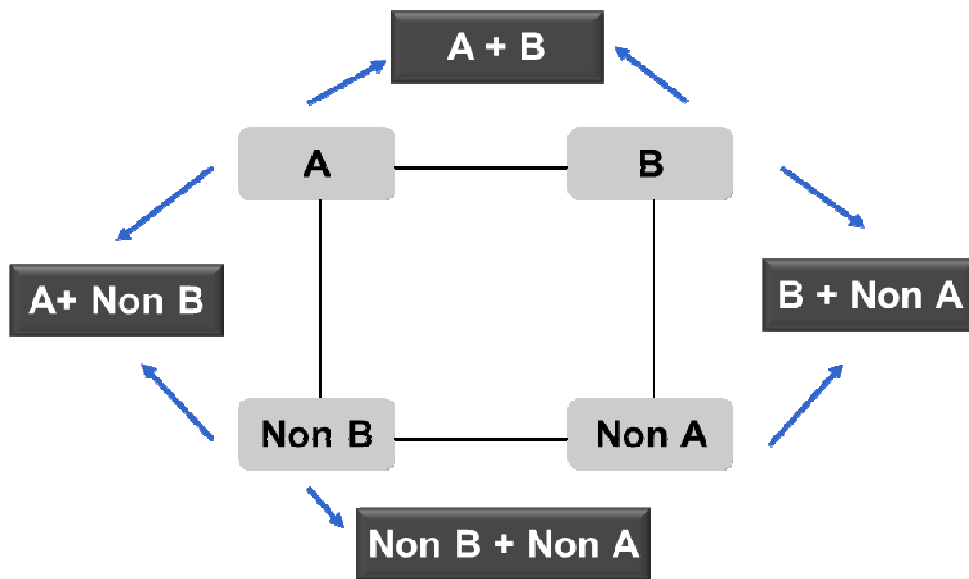
Le carré sémiotique est un outil d'analyse proposé par Algirdas Julien Greimas, linguiste et sémioticien. Il s'inspire du carré logique d'Aristote (si A implique B alors non A implique non B). La littérature académique en linguistique montre que lorsqu'un discours mobilise une image, celle-ci implique nécessairement la présence de son contraire. Le langage est ainsi structuré sur un système d'oppositions. Ainsi, si l'on repère dans le discours médiatique l'image du manipulateur, il y a nécessairement la présence de son contraire : l'authentique.

La carré sémiotique permet d'aller encore plus loin puisque cet exercice de projection que nous allons réaliser ci-après permet de faire émerger le dit et le non-dit qui sous-tend l'emploi d'une image dans un discours. Cela permet de faire apparaître les dimensions implicites, parfois manquantes, que soulève la présence d'une image. En outre, le carré sémiotique permet de formaliser la structure profonde d'un discours en organisant les relations existantes entre les différentes significations et de représenter l'émergence de la signification à l'intérieur d'une structure lexicale.



Le carré sémiotique se compose de deux termes (A et B) qui forment l'opposition centrale du texte étudié, et de leur négation respective (non A et non B). On imagine ensuite des métatermes qui sont composés à partir de combinaisons entre A, B, non A et non B :

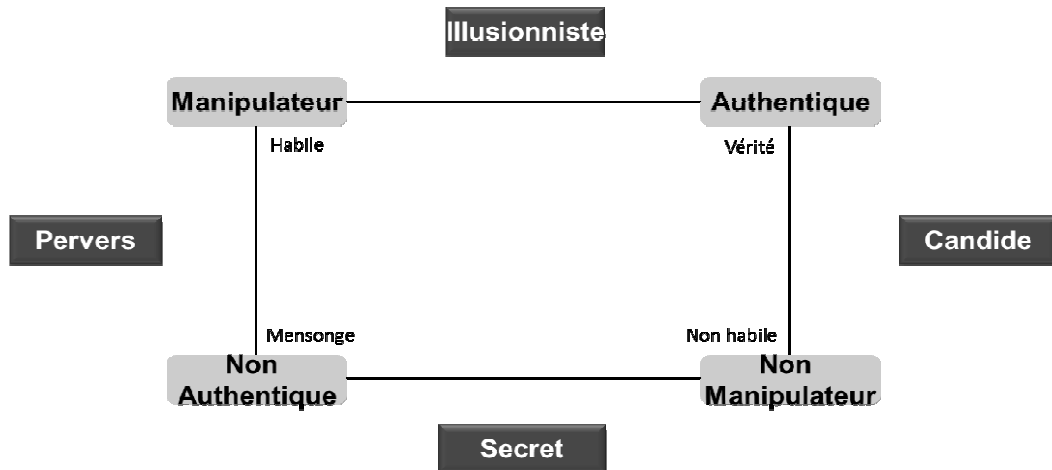
FIGURE 22 : PRINCIPE D'UN CARRE SEMIOTIQUE



■ *Le portrait du schizophrène en manipulateur*

En partant de la structure d'opposition manipulateur/authentique, nous obtenons le carré sémiotique suivant :

FIGURE 23 : CARRE SEMIOTIQUE A PARTIR DE LA STRUCTURE D'OPPOSITION MANIPULATEUR/AUTHENTIQUE



Ce carré présente le portrait du schizophrène en manipulateur révélé par le langage. Ce portrait se décompose en quatre facettes que constituent les métatermes, résultats des combinaisons du carré logique.

■ **Le pervers : à la fois manipulateur et non-authentique**

Une facette de ce portrait consiste à attribuer au schizophrène une dimension perverse, fruit de la combinaison de son caractère supposé manipulateur et non authentique. Cette piste trouve un écho dans le passage d'un article du *Parisien* daté du 25 mai 2013 correspondant à la classe judiciaire du corpus n°1 qui décrit les avis de différents experts à propos du tueur Breivik :

« "Est-ce une nouvelle tentative de manipulation?" demande le président de la cour aux experts. "A-t'il pu souffrir d'un épisode schizophrénique?" interroge un avocat des parties civiles. "D'une bouffée délirante?" poursuit son défenseur, Me Fathi Ben Brahim. "C'est de la malice, de la ruse, il s'adapte", avance le docteur Alric. "C'est un mécanisme de refoulement" et "le moyen de rester au centre de l'attention, tout en tenant en échec l'enquête et l'institution", décode le docteur Jadech. »

Même si le questionnement porte sur l'attitude du tueur pendant son procès et non sur l'attitude supposée d'un individu schizophrène, la confusion entretenue entre la schizophrénie (supposée elle aussi) de Breivik et son comportement manipulateur contribue à forger indirectement cette image ambiguë. C'est l'impression générale que laisse le « débat des experts » dans le corpus de presse, comme s'il y avait toujours un doute sur la sincérité du schizophrène. La rhétorique de la synecdoque généralisante mentionnée plus haut sert parfaitement cette idée de manipulation en laissant penser que la schizophrénie serait un passage, un basculement (supposé réversible) et non un état permanent. Cela alimente en partie le débat sur la responsabilité pénale du schizophrène<sup>23</sup>. Le tueur est insidieusement présenté comme potentiellement maître de ses actes. Le basculement dans la « folie » serait une sorte de folie maîtrisée qui masquerait le plaisir de faire du mal.

■ **L'illusionniste : à la fois manipulateur et authentique**

Autre facette de ce portrait : l'illusionniste, celui qui ne se cache pas de nous manipuler, pour nous distraire ou nous surprendre, fruit de la combinaison entre le terme manipulateur et authentique. Ce serait le sens du style artistique (repéré dans l'usage métaphorique dans le

<sup>23</sup> Notons que certains patients schizophrènes ont été déclaré responsables de leurs actes et d'autres non en fonction des procès qui ont eu lieu.

champ artistique) qui permet d'associer « la rigueur technique de l'artiste » et le « délire créatif ». En effet, une des caractéristiques fondamentales de l'artiste tient en son habileté à manipuler la matière tout en étant capable de dépasser la matière pour provoquer une émotion esthétique. Ce fantasme de l'artiste trouve étonnamment un enracinement dans l'imaginaire de la schizophrénie qui semble induire ici une capacité à trouver le grain de folie de la créativité tout en conservant une forme de contrôle et d'habileté. Pour une maladie qui se caractérise, entre autre, par une incapacité à s'organiser, cette analogie est pour le moins surprenante. La métaphore dans le champ artistique, tout comme le discours judiciaire, attribuent une intentionnalité à la personne schizophrène, celle de contrôler ses actions malgré l'apparente incohérence ou invraisemblable situation dans laquelle il se trouve.

Cette idée est prolongée par l'usage métaphorique dans le champ politique qui semble vouloir caractériser et dénoncer l'attitude d'Etats ou d'hommes politiques capables de manipuler la contradiction pour arriver à leur fin. Ce champ métaphorique articule la facette du pervers et de l'illusionniste. Les occurrences relevées comme <tactique>, dirigent vers la capacité de tromperie et de duperie prêtée au schizophrène. En tout état de cause, la schizophrénie de l'homme politique semble relever de sa volonté, il ne tiendrait qu'à lui d'en <sortir>. La manipulation du politique est ici non-authentique, alors que l'habileté de l'artiste serait davantage une manipulation authentique (l'authenticité de la création).

#### ■ Le candide : à la fois authentique et non manipulateur

Dans la logique de notre schéma, il existerait une facette de candide, fruit de la combinaison entre l'authentique et le non manipulateur. Le candide désigne en effet un être dénué de toute intention malveillante et d'une grande innocence morale (à l'exact opposé du pervers animé par des intentions immorales). Cette facette du portrait du schizophrène sous-tend l'idée que la pathologie, plus particulièrement la phase de délire qui alimente tant de fantasmes, relève d'une sincérité authentique. C'est bien sûr le discours scientifique (nécessairement objectivant) qui alimente cette image en concentrant le discours sur les facteurs externes (à l'intentionnalité du sujet) du développement de la maladie. En d'autres termes la pathologie est décrite comme quelque chose de totalement subi : facteurs génétiques, dysfonctionnement du cerveau, consommation de cannabis, virus. Même si la consommation de cannabis suppose d'attribuer une part de responsabilité au patient, l'authenticité des manifestations de la maladie n'est jamais remise en question. Pour autant, ce n'est jamais vraiment dit comme cela. C'est implicite dans le discours scientifique là où la capacité de manipulation est beaucoup plus explicite dans les autres discours.

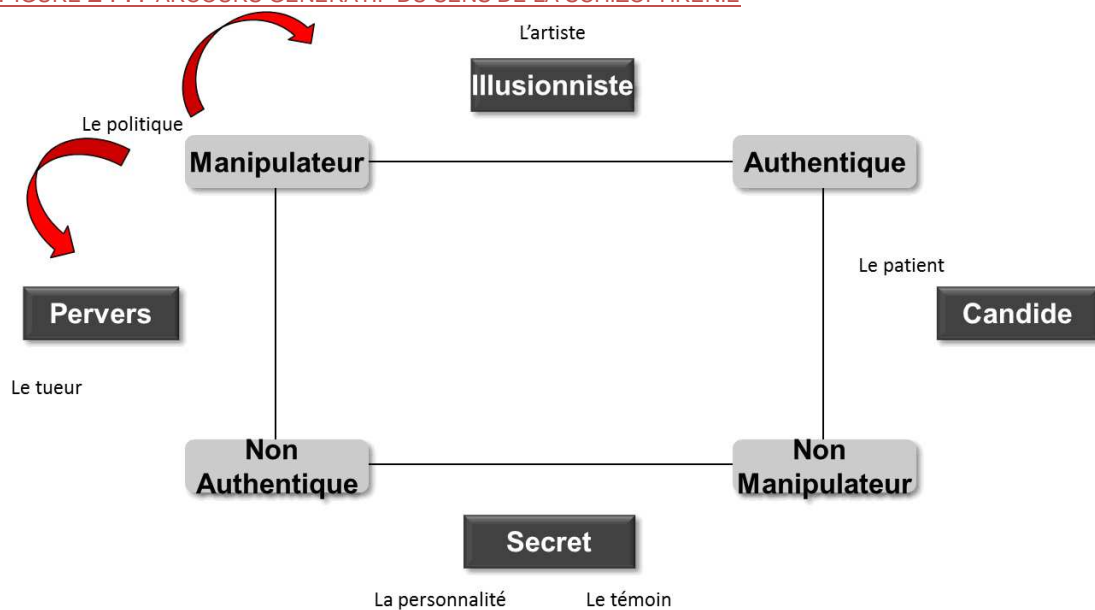
#### ■ Le secret : non-authenticité sans manipulation

La quatrième facette de ce portrait combine le non authentique et le non manipulateur. Une attitude qui consiste à se cacher sans intention de manipuler autrui, pour se protéger. Notre hypothèse est qu'il s'agit ici de la dimension secrète de la pathologie, pour ne pas dire le tabou. En effet, l'opposition structurelle entre manipulateur et authentique nous amène logiquement à penser le mécanisme de protection que ces termes induisent dans le langage. Le secret correspond à une réalité vécue par de nombreux patients et leur entourage. C'est une maladie qui se cache. Le secret ou la discrétion dont fait l'objet cette pathologie est repérable par la faible présence de témoignages sur la « réalité vécue » de la maladie (et qui ne se réduirait pas à l'image de souffrance qui est prédominante). Les associations de malades et proches impliquées dans la maladie sont également très peu présentes pour rendre compte du vécu de la pathologie. On reste dans le non-dit. C'est d'ailleurs ce qui transparait dans les articles consacrés à des personnalités du monde culturel qui présentent la pathologie comme une révélation, une extirpation d'un secret longtemps gardé. Ce faisant, cela alimente le parcours

sémantique que nous venons de décrire et contribue à cristalliser l'imaginaire du manipulateur. Le secret est toujours relié à une intention de masquer un dessein.

Nous retrouvons donc dans ce carré toute la dynamique des différentes incarnations que nous avons repérées, à savoir le tueur, le politique, l'artiste, le personnage fictif des œuvres culturelles, le patient, le témoin et la personnalité :

FIGURE 24 : PARCOURS GENERATIF DU SENS DE LA SCHIZOPHRENIE



■ **L'image du manipulateur. Ou comment la représentation collective de la schizophrénie repose sur son antithèse**

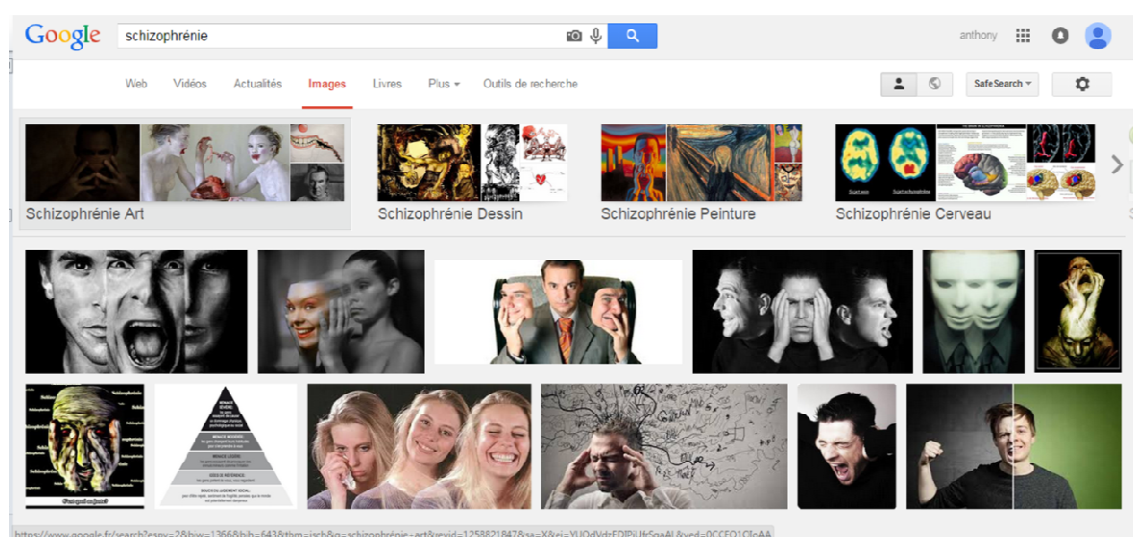
Nous postulons que la figure du manipulateur est le point nodal à partir duquel se forme le discours social sur la schizophrénie. Bien plus structurant que le stéréotype du monstre violent, cette convergence du discours vers un référentiel commun du manipulateur permet de mieux comprendre les mécanismes de construction de la stigmatisation dont la schizophrénie fait l'objet. **Un des rouages de ce mécanisme est la croyance collective dans le fait que la schizophrénie induit la possibilité d'un contrôle, y compris d'un contrôle dans la phase de délire (phase qui est une manifestation réelle de la maladie).** Pourtant, la capacité de contrôle du schizophrène est, *a priori*, absente du discours scientifique. Nous serions plutôt, en croire la littérature scientifique, en présence de l'exact opposé d'un individu capable de s'organiser et de manipuler son entourage. Si le schizophrène inquiète le corps social, c'est moins à cause de sa supposée violence que par l'incapacité à accepter l'idée qu'il puisse agir sans un minimum de maîtrise même si son comportement donne à voir le contraire. On perçoit dans cette image une influence d'une théorie un temps débattue dans l'histoire de la

schizophrénie, à savoir l'alternance des personnalités ou les personnalités multiples : cette idée que la schizophrénie serait en fait la juxtaposition de deux, voire plusieurs, personnalités ou identités.

### ■ Le masque de la schizophrénie

On voit surgir ici l'idée selon laquelle le patient schizophrène porterait un masque. Une rapide recherche dans la banque d'images de Google à partir du mot <schizophrène> montre à quel point cet imaginaire est prégnant :

FIGURE 25 : RECHERCHE DE « SCHIZOPHRENIE » DANS GOOGLE IMAGES, LE 08/07/2015



Le masque sous-tend l'idée de dissimulation (que l'on retrouve dans le métaterme du secret du carré sémiotique) mais aussi de duplicité. La TLF indique dans la définition du mot « masque » le sens d'apparence trompeuse donnée à quelqu'un.

Le discours médiatique tend ainsi à véhiculer, dans une large mesure, un sens fantasmé et hermétique à l'état de la connaissance scientifique, fondé sur une croyance qui entre en totale contradiction avec la réalité de la maladie. Ce n'est donc pas n'importe quelle image qui est attribuée socialement à la schizophrénie puisqu'il s'agit de son antithèse. Comme si l'on n'arrivait pas à admettre la sincérité de la pathologie. En ce sens, l'image du manipulateur agit comme un euphémisme (l'euphémisme est une figure de style qui consiste à atténuer une vérité dans le but d'adoucir la réalité).

On commence à saisir le nœud du problème. La réalité de la schizophrénie inquiète. A tel point que nous avons collectivement réussi à créer une catégorie de pensée qui permet d'adoucir l'incompréhension dont elle fait l'objet. Le tout est alimenté par la cacophonie des experts, un discours scientifique relativement désincarné (on parle du cerveau, des gènes, de virus ou de cannabis mais pas vraiment de la pathologie), une discrétion des patients schizophrènes, une image angoissante du monstre sanguinaire capable de tuer de sang-froid et sans remords. En ce sens, la maladie se présente comme ce qu'Erving Goffman appelle un « phénomène stupéfiant »<sup>24</sup>. Pour donner du sens, le discours médiatique inscrit cette expérience

<sup>24</sup> E. Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Les éditions de Minuit, Paris, 1991, p. 37.

« stupéfiante » dans un cadre de compréhension à travers une image collective qui fait écho dans le corps social : l'image du manipulateur. Ce cadre a pour fonction de mettre à distance la pathologie en la rendant plus appréhendable.

Cette image du manipulateur introduit un déplacement du discours médiatique allant de l'objectif (ce qu'est la maladie) vers le subjectif (ce qu'elle nous fait). Le recours collectif à cette image est guidé par la volonté de produire son retentissement : non pas le malade mais ce qu'il « nous » fait... ce qui, selon Emile Durkheim (père fondateur de la sociologie) est un élément structurant de la reproduction de la similitude sur laquelle repose le lien social. En d'autres termes, cela sous-tend la construction sociale de la normalité qui induit par opposition... celle de la stigmatisation. En ce sens, la construction de cette image du manipulateur est une réaction sociale face à une pathologie qui apparaît comme menaçante car remettant en cause l'« ordre des choses » et plus particulièrement la rationalité et la maîtrise de soi qui sont des préceptes fondateurs de la société moderne depuis les Lumières.

### ■ *L'influence d'approche « psychanalytique »*

Cette construction de l'image du schizophrène par son antithèse pourrait avoir été influencée, dans une certaine mesure, par un héritage historique de la psychanalyse (du moins de certains courants de la psychanalyse).

En effet, on pourra s'étonner au premier abord de la quasi-absence de prise de parole des psychanalystes dans notre corpus de presse. Il semblerait que la profession se soit mise en retrait concernant la prise en charge de la schizophrénie. Pour autant, même s'il n'y a pas de référence explicite à la psychanalyse (quasiment aucune référence aux grandes figures de la psychanalyse comme Freud ou Lacan, pas de concept phare de la discipline comme « surmoi » ou « inconscient », etc.), celle-ci n'est pas complètement absente dans la mesure où nous relevons 172 occurrences de <psychanaly> (contre 1457 occurrences de <psychiatrie>). L'insertion du mot <psychanalyse> vient rarement décrire le propos sur la schizophrénie. Alceste indique en effet une très faible corrélation entre le terme <psychanalyse> et le terme <schizo> dans l'ensemble du corpus n°1 (traitant rappelons-le de la schizophrénie en tant que pathologie).

Toutefois, on peut se demander si la psychanalyse ne reste pas en quelque sorte infiltrée de façon plus subtile. Une hypothèse crédible au regard de l'influence historique de la psychanalyse dans la définition de la pathologie et de l'influence de cette discipline dans l'approche psychiatrique en France.

C'est ce que nous apporte le traitement d'un troisième corpus portant uniquement sur des articles de *L'Obs* (anciennement *Nouvel Observateur*) sur la même période 2011-2015. (Pour rappel, ce corpus n'a pas été retenu dans la méthodologie car les extractions des 36 articles n'ont pas été réalisées avec la base de données Europresse. Toutefois l'équation de recherche reste la même que pour le corpus n°1). Ce corpus met, lui, en évidence la présence d'une nouvelle classe de discours pour le terme schizophrène, un discours psychanalytique. Nous relevons les occurrences les plus significatives de <psychanalyse>, <Freud>, <Lacan>, <divan>.

Ces articles de *L'Obs* traitent plus principalement de l'autisme, la schizophrénie étant introduite pour étayer l'argumentaire sans jamais être le sujet principal. En analysant plus qualitativement ces articles, nous constatons que le propos du journal est de dénoncer le fait que l'approche psychanalytique, incriminant particulièrement la relation de la mère à l'enfant, est aujourd'hui obsolète au regard des avancées scientifiques en neurologie et en génétique. Le journal soulève également le problème de la prise en charge des enfants autistes qui découle de la persistance de l'approche psychanalytique. Les thérapies comportementales qui sont les plus



susceptibles de faire progresser les enfants autistes étant insuffisamment proposées dans le système médical français.

A la lumière de cette originalité de *L'Obs*, nous avons ré-analysé le corpus n°1 en tentant de repérer plus particulièrement l'insertion du mot <psychanalyse>. Il en ressort que le débat relevé dans *L'Obs* sur la controverse de l'approche psychanalytique ne ressort quasiment pas dans l'ensemble de ce corpus, hormis quelques articles isolés. L'association entre la psychiatrie et la psychanalyse n'est pas questionnée outre mesure.

Certains indices laissent penser qu'il en subsisterait tout de même un écho dans la manière d'aborder (ou de ne pas aborder) la maladie. Il y a, à divers niveaux, un isomorphisme du discours journalistique par rapport au discours psychanalytique. On pourrait parler d'une approche « psychanalytique ».

Tout d'abord, il subsiste ici et là un vocabulaire qui fait subtilement référence à la psychanalyse : <conscience>, <les maladies de la conscience>, <monde intérieur> non relevés par l'analyse d'*Alceste* mais connotés de l'approche psychanalytique.

Ensuite, l'échappée du terme du champ scientifique vers le champ culturel (56% du discours du corpus n°1, lorsqu'on parle de la maladie) épouse particulièrement l'évolution de la psychanalyse. Nous relevons 87 occurrences de <psychanalyse> dans cette classe de discours « culturel » sur 172 occurrences relevées dans le corpus total, soit une concentration d'un peu plus de 50% des occurrences. Dans cette classe de discours, la schizophrénie est évoquée non pas comme maladie (avec des mots comme « maladie », « traitement », « soin », etc., qui sont au contraire absents) mais comme étant intimement liée à une personnalité et une histoire personnelle et familiale. Les références à un environnement familial pathogène sont multiples :

*« d'abord par l'arrivée de Nicole Warren, schizophrène à cause d'un père incestueux, qui précisément vient la confier au brillant Dr Dick River »*

Ou

*« Nous avons trouvé la clef de notre récit en lisant le dernier chapitre du livre, explique Jean-Pierre Sinapi, également réalisateur du film. Un père, de retour chez lui, découvre que sa fille est atteinte de schizophrénie et tente de la sauver en lui parlant ».*

Enfin, outre ce rôle de l'environnement familial, on voit résonner l'imaginaire de la double personnalité qui fascine les productions culturelles, de la littérature au cinéma, depuis le 19<sup>ème</sup> siècle. Des travaux de Janet sur la personnalité multiple aux théories psychanalytiques sur la scission du Moi ou le concept d'ambivalence des pulsions au sein de la psyché, le monde de l'art a su puiser un univers fantastique qui continue de faire écho aujourd'hui. Cet héritage de théories archaïques très controversé sur la théorie de la personnalité multiple, même s'il ne s'exprime qu'à demi-mot dans le discours médiatique, nous semble porter cette idée de dédoublement de la personnalité, et d'ambivalence que l'on retrouve dans l'usage métaphorique. Le double sert à cet égard de « marche-pied » à l'image du manipulateur en ce qu'il ne se limite pas à un seul tiraillement de la personnalité entre deux pôles différents mais qu'il introduit la possibilité d'une alternance calculée de personnalités. Ce cadre, fort du succès contemporain de la psychanalyse auprès d'une partie de l'*intelligentsia*, contribue peut-être à circonscrire la schizophrénie dans un cadre de compréhension sans fondement scientifique mais rassurant. L'image du manipulateur serait alors une conséquence logique de ce mode de pensée qui entretient **une confusion majeure entre la double personnalité et le double jeu maîtrisé**. Confusion qui a abouti à cristalliser l'antithèse de la réalité médicale de la pathologie : une maladie, comme toutes les autres maladies qui est subie et dont la personne atteinte n'a aucunement le contrôle.

## ■ PROPOSITIONS : COMMENT PROMOUVOIR UNE IMAGE PLUS JUSTE ET REALISTE DE LA SCHIZOPHRENIE ?

### ■ Prendre conscience qu'il s'agit d'une responsabilité collective

La formation d'une image du manipulateur dans le discours de presse est problématique dans la mesure où elle contribue dans une large mesure à stigmatiser les personnes atteintes de schizophrénie à partir d'un précepte qui se présente comme l'antithèse des symptômes de la maladie. Une image peu reluisante qui laisse peu de place à l'empathie tant la méfiance et le soupçon prédominent à l'égard de cette pathologie. Ou bien y voit-on l'occasion géniale, transgressive, de pouvoir manipuler les contraires pour trouver des voies de dépassements artistiques. La métaphore a toujours quelque chose de surprenant, de décalé, ce qui en fait un procédé poétique intéressant. Il est pourtant très surprenant de voir la métaphore transgresser à ce point le sens original duquel elle emprunte une image, non pas décalée ou purement blessante (comme lorsque l'homme d'affaires président de l'Olympique Lyonnais Jean Michel Aulas a utilisé le mot « autiste » en synonyme de « débile ») mais diamétralement opposée. **En ce sens, on observe que la métaphore de la schizophrénie dépasse largement le sens de « folie » en introduisant l'idée d'une maîtrise.**

Pour autant, il faut prendre conscience que le discours médiatique est aussi le reflet d'autres discours en provenance d'autres champs que le seul champ journalistique. Le champ culturel (le cinéma, la littérature, le théâtre, etc.) contribue lui aussi à produire cette image relayée par la presse. La cacophonie des experts, les discours scientifiques désincarnés et l'insuffisance de la prise de parole des patients schizophrènes et de leur entourage participent collectivement à la formation de cette image.

La réussite d'un projet de revalorisation de la schizophrénie, ce sont aussi des voix qui parlent à l'unisson. Pour cela il faut s'attacher à bâtir une alliance profitable entre les différents acteurs : les scientifiques, les experts, les médias, les cinéastes et manifestement les analystes politiques. Nous l'avons vu, il y a trop d'informations différentes sur la pathologie, ce qui accélère les incompréhensions, les incertitudes et les hostilités. Cela crée des distances de plus en plus insurmontables entre le grand public et les personnes schizophrènes.

### ■ Rétablir un discours plus juste en favorisant la compréhension de la maladie

En guise de première étape à ce projet, nous proposerions de commencer par déconstruire l'image du manipulateur qui construit en sourdine les représentations collectives de la pathologie. Les scientifiques (neurologues, neuro-psychiatres) et les psychiatres doivent prendre la parole dans les médias pour décrire l'authenticité de la maladie, que l'on a moins de peine à s'imaginer lorsqu'il s'agit de l'autisme ou de la dépression. Il ne s'agit pas simplement de vulgariser la maladie, ce qui existe déjà par ailleurs. Il s'agit de créer un nouveau cadre de compréhension collective qui a vocation à se substituer au cadre actuel structuré sur cette image d'une personne qui continuerait d'affirmer sa libre volonté dans la maladie qu'il faut

s'attacher à démystifier. Le corps scientifique et médical doit davantage s'impliquer pour expliquer, avec pédagogie, ce que vit un patient schizophrène sans réduire le discours à une formidable trouvaille en génétique ou sur le fonctionnement du cerveau.

Pour faire progresser les représentations, le discours scientifique aurait tout intérêt à axer sa communication sur l'efficacité des traitements et de la prise en charge mais également de la détection de la maladie. L'opinion publique doit absolument comprendre que cette pathologie est sous contrôle, qu'elle est maîtrisée par le corps médical et scientifique. En déplaçant le curseur de la pathologie au traitement, il est possible de créer une image beaucoup plus rassurante de la schizophrénie en sortant de cette spirale du masque qui alimente les fantasmes collectifs.

Enfin, pour aller plus loin, il est essentiel de libérer la parole des patients schizophrènes et de leurs proches, en s'appuyant justement sur un discours centré sur le traitement. L'opinion publique a besoin de témoignages de personnes qui vivent avec cette maladie pour enfin briser le silence qui l'entoure et qui la confine dans un imaginaire stigmatisant.

### ■ Sensibiliser la presse sur l'usage du terme <schizophrénie>

Il nous paraît important d'alerter le corps journalistique à plusieurs égards :

Tout d'abord que l'usage métaphorique du terme <schizophrénie> serait pertinent si l'image renvoyait au moins à une caractéristique réelle de la pathologie et non à son antithèse. S'il s'agit de dénoncer le tiraillement entre deux objectifs ou intérêts contradictoires ou bien des manœuvres politiques de conciliation d'idées opposées, de double discours dans le but de favoriser des intérêts personnels, il ne fait nul doute que les termes contradictions, dichotomie, inconséquence, versatile ou encore doubles discours, sophismes, sont à ces fins beaucoup plus pertinents et savamment colorés pour décrire et rendre compte d'une observation dans le champ politique.

Il paraît évident que l'emploi métaphorique de la schizophrénie n'est pas aussi injurieux, que celui d'autres mots du handicap. On sait que dans le langage courant, il peut même être utilisé de façon humoristique, sans intention de blesser. Cependant, dire que François Hollande est schizophrène parce qu'il préfère ménager la chèvre et le chou revient à occulter complètement la gravité de la maladie et ses caractéristiques fondamentales. La schizophrénie n'est ni une attitude, ni un masque, ni de près ni de loin, c'est une pathologie « entière ». Comme le disait le psychiatre H. Baruk « Il est des mots qui sont à la mode. Schizophrénie en est un (...). Vous entendez couramment dire (...) qu'un tel ou un tel est (...) schizophrène — ou bien schizoïde. L'expression a remplacé dans la langue quotidienne le mot de fou. Il a une coloration scientifique qui plaît au snobisme. »<sup>25</sup>

D'un mot chic, il nous semble que l'usage métaphorique du terme soit devenu aujourd'hui le produit d'une sorte de paresse intellectuelle. Le monde est devenu complexe, les hommes politiques doivent adapter en permanence leur stratégie, les Etats doivent faire preuve de conciliation pour maintenir un équilibre. La métaphore viendrait combler un désir de simplification: son usage débridé rendrait compte de l'angoisse provoquée par la perte de contrôle devant la complexité du monde et d'une construction pour le réduire à une simplicité rassurante : dénoncer « la schizophrénie », pour décrier l'impossibilité supposée de tel Etat, homme politique, etc. de trancher entre deux options (par exemple libéralisme et socialisme, ou religion et modernité etc.) est typique d'une volonté de rationaliser (comme si on avait deux options A et B et qu'il fallait simplement choisir entre les deux) : le terme serait ainsi l'instrument

<sup>25</sup> H. BARUK, *Des Hommes comme nous*, 1976, p. 80, cité dans le TLF.

d'un discours (simpliste) qui évite de penser la complexité, qui cherche à se rassurer sur l'existence de solutions tout en affichant - compte tenu de son étymologie grecque et son origine savante l'apparence d'une profondeur intellectuelle. Le mot est devenu un mot valise qui permet de désigner toutes formes de complexité ou de confusion. Cette vertu de synthèse que l'on prête à l'emploi métaphorique de la schizophrénie paraît tout de même bien insuffisant pour penser le monde tel qu'il est.

Ensuite, les médias doivent prendre conscience que l'information sur la schizophrénie ne se construit pas aujourd'hui uniquement dans les rubriques scientifiques au travers de citations de psychiatres ou de neurologues. Les rubriques culturelles contribuent dans une très large mesure à bâtir cet imaginaire. Il pourrait être pertinent à cet égard de prendre le temps de questionner la référence à la schizophrénie dans un pitch de film ou la promotion d'un roman où il est fait mention de la pathologie. Peut-être que la référence à la maladie mérite-t-elle davantage d'attention qu'une simple mention pour dresser le décor, surtout au regard du quiproquo que cela ne manque pas de soulever. Idem pour les rubriques faits divers et judiciaires qui pourraient aussi être l'occasion de questionner la pathologie au-delà du débat sur la responsabilité pénale des criminels schizophrènes. Quel est le discours des scientifiques sur le sujet ?

On l'observe ici encore, il manque un discours référent sur la pathologie de la schizophrénie.

## ■ Un projet de médiation culturelle ?

Au-delà de la sphère médicale, les recherches scientifiques occasionnent souvent des débats, des controverses et des discussions. Ce fut le cas en particulier des nanotechnologies au début des années 2000. Nous proposons de faire un petit *excursus* afin de montrer comment un domaine scientifique a réussi à construire une image positive d'un objet initialement inquiétant. A cette époque, l'Etat français choisissait, comme les principales puissances économiques mondiales, de mener une politique publique visant à élaborer un vaste programme de soutien à la recherche et au développement des nanotechnologies. Ce domaine pointu de la physique quantique et de l'infiniment petit devient dès lors très médiatique. Au-delà des enjeux économiques et politiques, il est question des domaines d'applications de ces technologies, en particulier des biopuces. La fonction de ces biopuces tient en la possibilité d'agir sur les performances du corps humain. Dans une visée médicale, ces technologies laissent entrevoir des solutions pour guérir le cancer par exemple. Se dresse alors la figure d'un « homme augmenté », synthèse de l'homme et de la machine.

Aujourd'hui, 55% des Français se disent prêts à se faire greffer une puce dans le cerveau<sup>26</sup>. Pourtant, l'acceptation des nanotechnologies dans le corps social n'avait absolument rien d'évident il y a encore 10 ans.

Tout d'abord parce qu'il est particulièrement difficile, sans un niveau de connaissance scientifique élevé, d'appréhender directement l'échelle de réalité de l'infiniment petit. La physique quantique offre peu d'éléments tangibles permettant une compréhension, même vulgarisée, sur le fond. Cela reste un domaine abstrait et peu accessible.

Ensuite, parce que le fonctionnement même de la recherche autour des nanotechnologies s'est posé en rupture avec les schémas traditionnels de la science. Le symbole de cette rupture est sans doute la convergence des disciplines des sciences du vivant et des sciences de la matière au sein d'un même laboratoire de recherche. Dans notre système éducatif, les disciplines

<sup>26</sup> L'ObSoCo, « Humain augmenté et habitat connecté », *Cahier transverse de l'ObSoCo*, 2015.

comme la biologie et la physique sont cloisonnées. Cette convergence n'a pas manqué de soulever des débats et d'occasionner des querelles, relayées par les médias, en particulier sur les questions d'éthique fondamentale concernant la manipulation du vivant traitée sans distinction particulière de la manipulation de la matière.

Enfin, parce que ce flou n'a pas manqué non plus d'alimenter un imaginaire collectif dont s'est largement inspiré la littérature de science-fiction en traitant de l'intelligence artificielle et du bouleversement humain lié aux nanotechnologies.

C'est précisément pour favoriser l'appropriation des nanotechnologies par le grand public que le Centre d'Énergie Atomique (CEA) a contribué au développement d'un projet de médiation culturelle qui a consisté dans une large mesure à informer le grand public à travers des expositions dans des Centres Culturelles et Techniques. Des expositions ludiques qui n'ont pas manqué de viser les plus jeunes générations.

Sans dire que l'acceptation sociale des nanotechnologies observée aujourd'hui est la résultante directe de ce projet de médiation culturelle, force est de constater qu'en quinze ans la communication grand public a été plutôt efficace. Et cela est porteur d'espoir.

Sensibiliser le grand public à la schizophrénie en utilisant la médiation culturelle pourrait être une issue pour impliquer les différents acteurs du système (scientifiques, artistes, journalistes, psychiatres) dans la même direction autour d'un projet commun : celui de réhabiliter une image plus juste à une maladie qui concerne - malades et proches confondus plusieurs millions de personnes en France, qui n'osent que trop rarement, au 21ème siècle, révéler la maladie.

Peut-être faudrait-il abandonner ce terme au profit d'un nouveau pour recommencer d'une page blanche la suite de l'histoire de cette pathologie ?

## ■ LEXIQUE

### ▶ CHD

La classification hiérarchique descendante (CHD) établit des classes de discours (typologies) pour désigner une partie du corpus caractérisée par le sur-emploi – la présence significative – de certaines formes. En d'autres termes, chaque classe de la CHD regroupe des formes présentant des cooccurrences similaires.

### ▶ Classe

Une classe de discours est un groupe de mots dont la présence dans le corpus est corrélée statistiquement. Ainsi, une classe permet de retracer un contexte souvent structurant du corpus de textes analysé.

### ▶ Forme

Une forme est composée des occurrences identiques d'un corpus de textes, c'est-à-dire des occurrences composées strictement des mêmes caractères non-délimiteurs d'occurrence.

### ▶ Khi2

Le Khi2 est un coefficient d'association qui permet de déterminer la force d'appartenance de chaque terme aux différentes classes de discours.

### ▶ Lemme

Un lemme est une unité sémantique composé d'un radical, auquel peuvent éventuellement s'ajouter un préfixe ou un suffixe.



## ■ ANNEXES

### ANNEXE 1 : NOTE SUR LA METHODOLOGIE D'ANALYSE LEXICOLOGIQUE AVEC LE LOGICIEL ALCESTE

#### ■ La statistique textuelle

La statistique textuelle, quant à elle, est une discipline récente. Elle a connu un réel essor depuis les années 1990. La rencontre entre la linguistique et la statistique a été facilitée par le développement de l'informatique, les logiciels offrant de plus en plus de possibilités. En première approche, statistiques textuelles et analyses de données textuelles (parfois désignée par ADT) sont des synonymes qui désignent une méthode quantitative pour traiter le discours qui est une donnée qualitative.

Le recours à l'informatique a permis d'appréhender des corpus de grande taille, de simplifier la préparation des textes, le codage et les décomptes.

#### ■ Le logiciel Alceste

Le logiciel Alceste est logiciel de statistiques textuelles issu du CNRS, mis au point par Max Reinert, il est propriété exclusive de la société Image, protégé par le droit d'auteur, ainsi que le vocabulaire spécifique utilisé dans ce logiciel.

C'est un outil d'aide à l'interprétation d'un corpus textuel tels que des entretiens directifs ou semi-directifs, des réponses à une question ouverte, une œuvre littéraire, en fait tout type de documents textuels saisi à l'aide d'un traitement de texte. Il permet d'aller au-delà des questionnaires des techniques classiques d'enquêtes et de sondage.

« De nombreux chercheurs ont utilisé avec succès la méthode ALCESTE pour mettre à jour des représentations sociales dans de nombreuses recherches sur les représentations sociales : Lahlou (1995a), Masson et Moscovici (1997), Lavigne et Scelles (1996), Baugnet (1999), Licata (2001), M'Beri (2001), Kalampalikis (2003). »<sup>27</sup>

Les chercheurs de Science Po, de l'ENS, de Paris 3, de l'EHESS entre autres utilisent Alceste et l'enseigne aux étudiants.

#### ■ Que fait le logiciel Alceste ?

Alceste, à partir d'un corpus, effectue une première analyse détaillée de son vocabulaire, et constitue le dictionnaire des mots ainsi que de leur racine avec leur fréquence.

Ensuite, par fractionnements successifs, il découpe le texte en segments homogènes contenant un nombre suffisant de mots, et procède alors à une classification de ces segments en repérant les oppositions les plus fortes. Cette méthode permet d'extraire des classes de sens, constituées par les mots et les phrases les plus significatifs, les classes obtenues représentent les idées et les thèmes dominants du corpus.

<sup>27</sup> Lucy Baugnet et Arnauld Fouquet

L'ensemble des résultats triés selon leur pertinence, accompagnés de nombreuses représentations graphiques et de différents rapports d'analyse, permet à l'utilisateur une interprétation aisée et efficace.

Aujourd'hui, le logiciel Alceste est connu et reconnu comme un outil très performant, ergonomique et convivial, indispensable pour l'analyse et l'aide à la décision. Il traite tout type de texte, dans différentes langues, et trouve ses applications dans de multiples domaines.

Décrire, classer, synthétiser automatiquement un texte, tel est l'objectif principal du logiciel Alceste.

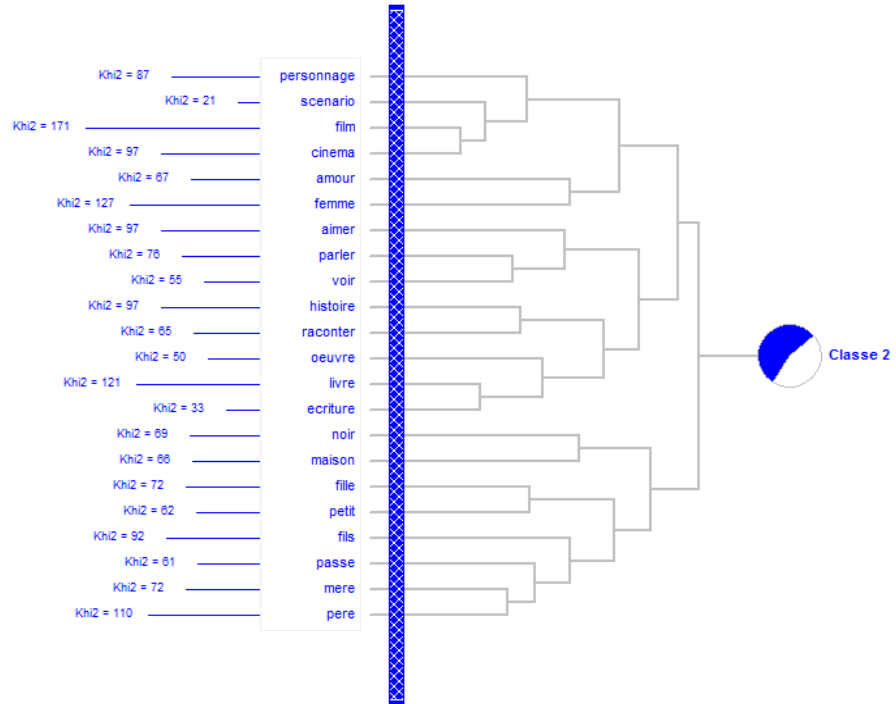
#### ■ Principes techniques de l'analyse statistique textuelle

Une classification hiérarchique descendante (CHD) établit des "classes" du discours (typologies) pour désigner une partie du corpus caractérisée par le sur-emploi – la présence significative – de certaines formes. En d'autres termes, chaque classe de la CHD, regroupe des formes présentant des cooccurrences similaires. D'un point de vue technique, le logiciel propose de procéder à deux analyses successives du corpus, selon un découpage légèrement différent. Ainsi la classification construite se base sur les éléments stables des deux analyses, limitant alors les aléas du découpage en segments de texte.

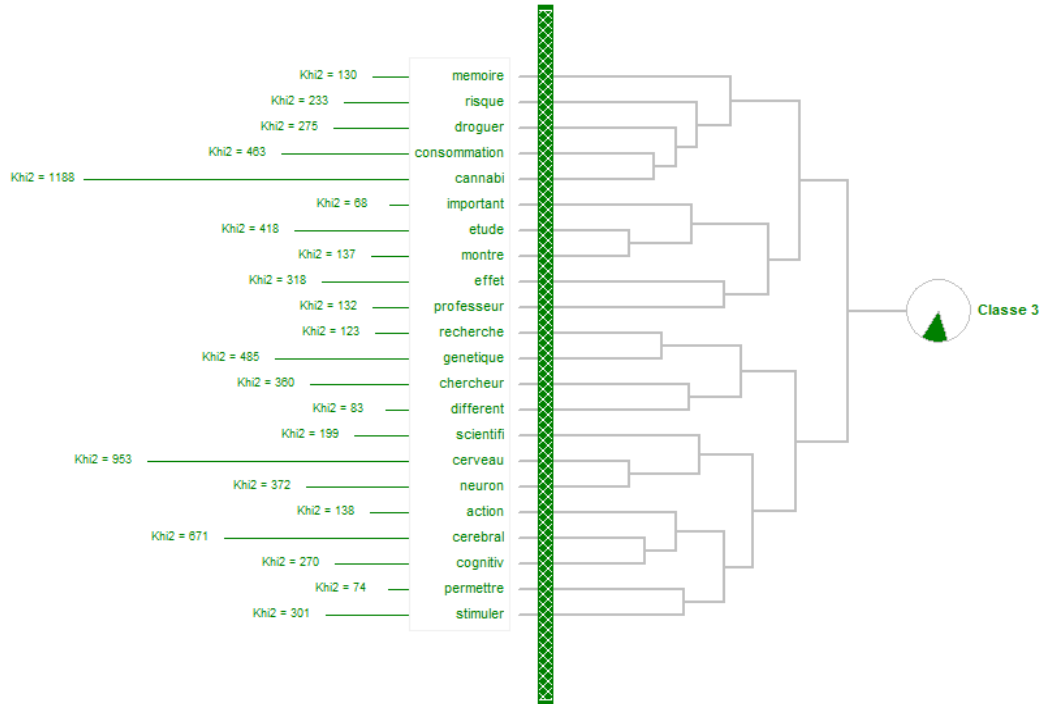
Une analyse factorielle des correspondances (AFC) permet de dégager des logiques (les facteurs) dans les différences de prises de position. Ainsi, l'AFC renseigne sur les rapports de proximité ou d'éloignement des différentes parties du corpus caractérisées par la CHD, les unes par rapports aux autres. Ces relations sont représentées graphiquement dans un espace à deux dimensions (plan factoriel).

ANNEXE 2 : CLASSIFICATION ASCENDANTE HIERARCHIQUE DES CLASSES 2, 3, 4 DU CORPUS N°1

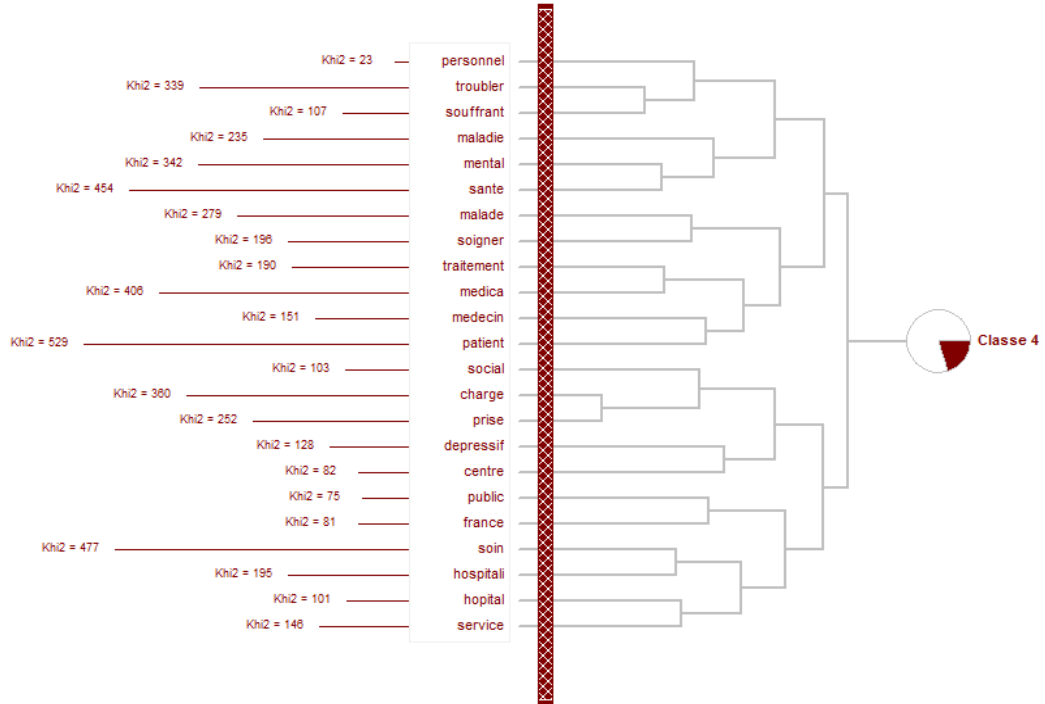
Classification ascendante de la classe 2 ▼



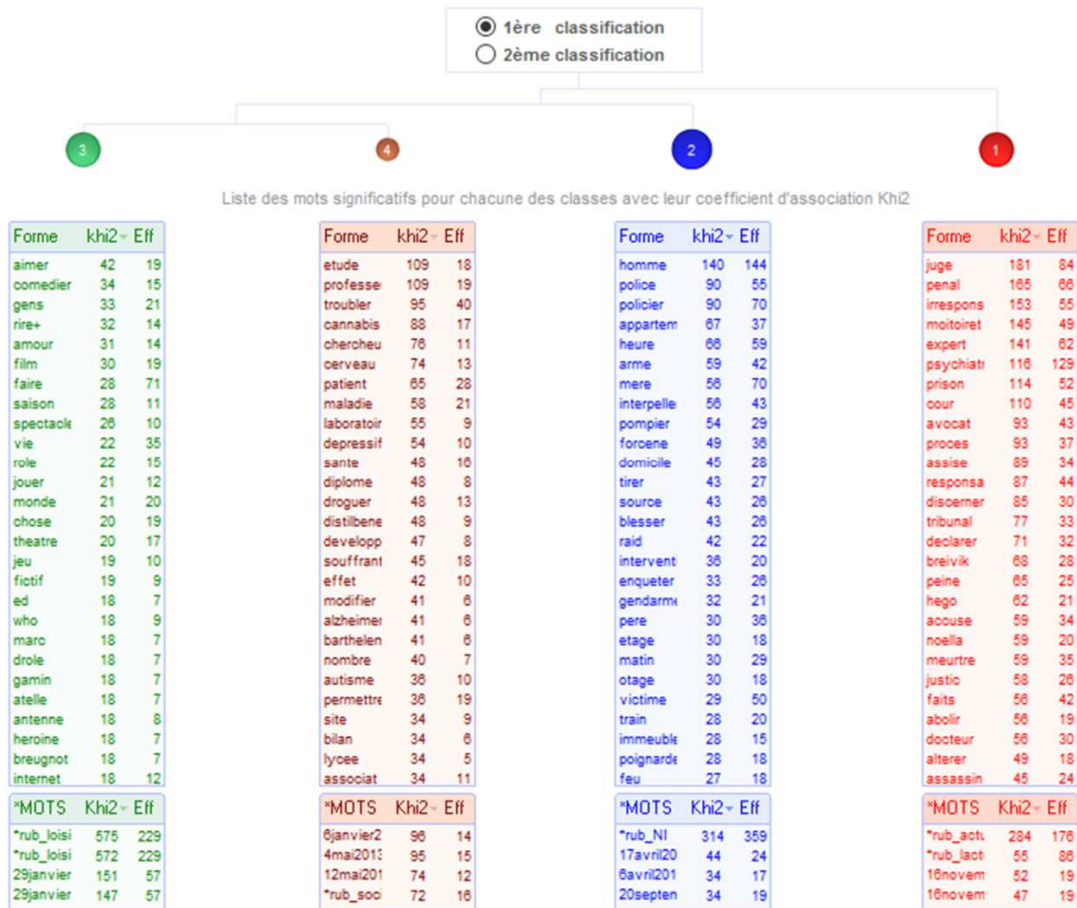
Classification ascendante de la classe 3 ▼



Classification ascendante de la classe 4 ▾



**ANNEXE 3 : DENDROGRAMME DES CLASSES STABLES – CLASSIFICATION HIERARCHIQUE DESCENDANTE  
DU CORPUS DE PRESSE *LE PARISIEN***



ANNEXE 4 : EXEMPLE D'ARTICLE PERTINENT NON REPERE PAR L'EQUATION DE RECHERCHE D'EUROPRESSE

**LE FIGARO**

Le Figaro, no. 21854

Le Figaro et vous, mardi 11 novembre 2014, p. 22



Culture

**Guillaume Canet : « Le cinéma n'est pas réservé à une catégorie de personnes »**

GUILLAUME CANET

À 41 ans, l'acteur et réalisateur a déjà presque tout connu. Derrière la caméra, il a goûté au succès (césar du meilleur réalisateur pour *Ne le dis à personne*), à l'immense succès en salle (plus de 5 millions d'entrées pour *Les Petits Mouchoirs*) et au retour de bâton (l'échec de *Blood Ties*). Devant la caméra, le faux gentil Canet se montre de plus en plus exigeant et ambitieux. Dans *La prochaine fois je viserai le cœur*, en salle mercredi, **il se glisse dans la peau d'un schizophrène, gendarme le jour et tueur la nuit**, inspiré du tueur de l'Oise, fait divers de 1978. Un rôle complexe pour une performance sidérante. Rencontre avec un agent double du cinéma français.

**LE FIGARO. - Comment vous définissez-vous avant tout ? Acteur ou réalisateur ?**

**Guillaume CANET.** - François Cluzet dit que je suis un metteur en scène qui joue dans des films... J'ai toujours voulu être metteur en scène. Je crois que j'ai commencé à me considérer vraiment acteur après avoir réalisé en 2002 mon premier film, *Mon idole*. Il y a eu un vrai changement à partir de là. J'étais tellement exigeant avec les acteurs que je me suis rendu compte que je ne faisais pas ce travail moi-même en tant qu'acteur, aussi bien dans la réflexion que dans la préparation du rôle.

**Comment expliquez-vous que nombre d'acteurs de votre génération passent derrière la caméra ?**

Je ne sais pas et ne peux pas répondre pour les autres. Moi, cela a toujours été mon but premier. Des acteurs qui réalisent, cela n'est pas nouveau. Je pense à Nicole Garcia en France, mais regardez Clint Eastwood ou John Cassavetes aux États-Unis. On peut même remonter à Molière, à la fois auteur, acteur et metteur en scène. Si les films sont bons, je ne vois pas où est le problème. Il y a des bons acteurs-metteurs en scène et des mauvais réalisateurs. Le cinéma n'est pas réservé à une catégorie de personnes, il y a même des journalistes qui deviennent metteur en scène.

**Est-ce que ce passage à la mise en scène de certains acteurs ne vient pas d'une frustration ? Les rôles intéressants restent limités et la concurrence s'est accrue...**

C'était bien pire avant. Regardez la génération de Belmondo et Delon. Les mêmes se partageaient tous les films, et cela a duré très longtemps. Le phénomène a continué avec les Depardieu et Dewaere. Je trouve qu'aujourd'hui beaucoup plus d'acteurs ont leur chance. Quelqu'un comme Éric Elmosnino peut venir du théâtre et décrocher un rôle principal dans *Gainsbourg, vie héroïque*. Cela va de pair avec le nombre de films qui se font, mais il n'y a plus la mainmise d'avant.

**Guillaume Canet dans le rôle d'un serial killer, ce n'était pas évident il y a quelques années...**

J'ai enchaîné des rôles ces dernières années qui allaient dans cette direction. Dans *Darling* de Christine Carrière, je joue un routier qui frappe sa femme à coups de fer à repasser. Ce n'est pas vraiment un film léger. Même chose pour *La Fidélité* d'Andrzej Zulawski ainsi que dans *En plein cœur* de Pierre Jolivet. Les gens me voient plus dans des comédies romantiques, mais j'ai joué des rôles sombres. Peut-être pas au point d'être un tueur.



**Est-ce que l'on vous propose des comédies ?**

Oui, mais elles ne me plaisent pas beaucoup. J'aime le comique de situation avec des personnages sincères. Comme dans *Coup de tête*, *Un éléphant ça trompe énormément* ou les films de Pierre Salvadori. Quand je fais *Platane* (la série d'Éric Judor sur Canal +), je me régale, parce que je joue au premier degré des situations absurdes. Le Grand-Guignol, je ne suis pas fan, et je ne suis pas sûr de pouvoir le faire. Il faut un certain talent pour ça. Donc, j'attends.

**Y a-t-il certains rôles que vous regrettez de ne pas avoir acceptés ?**

Très franchement, j'ai rarement vu un film que j'ai refusé où j'ai eu des regrets. En revanche, il m'est arrivé de regretter d'avoir fait certains films ! Cela fait partie du travail, on peut se planter, être mauvais, cela fait aussi avancer...

Le seul film pour lequel j'ai un peu regretté de dire non, c'est *L'Arnacoeur* (de Pascal Chaumeil, avec Romain Duris et Vanessa Paradis, NDLR). Mais le scénario que j'ai lu n'est pas celui qui a été tourné, il n'était pas encore abouti à l'époque. J'aurais peut-être dû essayer de pousser le scénario. Cela dit, Romain est formidable dedans.

*Retrouvez l'intégralité de l'interview sur [www.lefigaro.fr](http://www.lefigaro.fr)*

J'ai toujours voulu être metteur en scène. Cela a été mon but premier. Des acteurs qui réalisent, ce n'est pas nouveau GUILLAUME CANET

© 2014 Le Figaro. Tous droits réservés.

Numéro de document : news-20141111-LF-372x20x2661316689

ANNEXE 5 : DENDROGRAMME DES CLASSES STABLES – CLASSIFICATION HIERARCHIQUE DESCENDANTE  
DU CORPUS DE PRESSE REGIONALE (LE PROGRES DE LYON, SUD OUEST, LA VOIX DU NORD)



Présence Khi2-		Présence Khi2-		Présence Khi2-		Présence Khi2-	
maladie	54	mere	98	tribunal	193	gratuit	299
psychiques	49	coup	93	prison	161	salle	209
patient	46	filis	84	juge	149	mars	204
mental	36	blessé	76	condamner	137	samedi	189
dépressif	31	homme	65	avocat	124	fete	164
bipolaire	28	gendarme	65	penal	108	fr	155
france	27	gardien	64	sursis	108	renseignem	136
parler	27	couteau	61	faits	99	rue	133
troubler	27	femme	55	prevenu	88	organiser	129
soin	23	mort	54	mois	83	euro	115
malade	23	arme	51	discerner	80	concert	111
concerner	23	accident	49	expertiser	66	vendredi	101
monde	22	frapper	48	psychiatriq.	63	exposition	67
personne+	22	drame	46	alterer	62	entree	72
idée	21	tuer	44	expert	60	reserver	70
handicap	21	mortel	44	immédiat	55	libre	69
psymobile	21	voiture	42	irresponsabl	55	associat	67
souffrant	21	fenetre	41	comparatior	53	wanadoo	66
gens	19	agressif	40	audience	52	orange	62
schizo	19	policier	38	detention	52	com	59
Absence Khi2-		Absence Khi2-		Absence Khi2-		Absence Khi2-	
gratuit	-55	gratuit	-21	samedi	-19	psychiatriqu	-35
fr	-38	salle	-18	gratuit	-19	schizo	-27
samedi	-37	euro	-12	mars	-17	fait	-25
mars	-36	action	-12	fete	-14	faire	-24
homme	-36	mental	-12	associat	-14	troubler	-18

N.B : La classe n°1 identifiée par Alceste ne concerne pas notre sujet puisqu'elle fait état de nombreux articles traitant des sorties culturelles dans différentes communes. La sélection d'articles opérée via Europresse englobe parfois au sein d'un même article des séries de brèves indépendantes les unes des autres ce qui a occasionné la formation de cette classe spécifique. Nous avons donc choisi d'écarter cette classe de discours qui n'est en réalité pas liée à la schizophrénie. C'est pour cela que nous raisonnons sur des proportions qui n'incluent que les classes 2, 3 et 4.

ANNEXE 6 : DENDROGRAMME DES CLASSES STABLES – CLASSIFICATION HIERARCHIQUE DESCENDANTE  
DU CORPUS DE PRESSE *LE PARISIEN* SUR UN AN

